

# JULIETTE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN SIX TABLEAUX,

Par MM. Albert, F. Labrousse et Alphonse Brot,

MUSIQUE DE M. PARIS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ,

LE 4 MARS 1834. >

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DELAMARRE, ancien négociant.	M. ERNEST.
HENRI DE LA SALLE, capitaine de chasseurs.	M. ALBERT.
LE CURE de Ruelle.	M. THÉNARD.
LÉON, officier.	M. ANDRÉ.
ALFRED, officier.	M. BARRIER.
JOSEPH, domestique.	M. PROSPER.
UN MÉDECIN.	M. CHARLET.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN DOMESTIQUE.....	M. VIGEL.
M <sup>me</sup> DELAMARRE.....	M <sup>me</sup> DARCEY.
JULIETTE, sa fille.....	M <sup>me</sup> GAUTHIER.
LAURE, id.....	M <sup>me</sup> BALTHAZAR.
LA VICOMTESSE DE CAUX...	M <sup>me</sup> DESPRÉS.
JEANNETTE.....	M <sup>me</sup> HÉLOÏSE.
OFFICIERS, etc	

Le premier tableau se passe à Paris; le second, à Ruelle, village à 3 lieues de Paris; le troisième, chez Henri de la Salle, à Paris; le quatrième, dans la chambre de Laure, chez madame de Caux, à Paris; les cinquième et sixième, à Paris.

## ACTE PREMIER.

### Premier Tableau.

Un appartement à Paris.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, JULIETTE.

Au lever du rideau, Juliette est assise, la tête appuyée sur une de ses mains; elle lit avec beaucoup d'attention. Laure entre gaîment. Juliette l'aperçoit, laisse échapper un léger cri de surprise, et cache son livre avec précipitation.

LAURE. Eh bien! qu'as-tu donc, ma sœur? est-ce que je t'ai effrayée? Pourquoi caches-tu ce livre? te voilà toute émue et tremblante: on dirait que tu pleures; as-tu quelque chagrin? oh! dis-le-moi, pour que je puisse te consoler!

JULIETTE, assise. Je n'ai pas de chagrin, ma bonne Laure, tranquillise-toi, ce n'est rien; je lisais, et cette lecture m'a profondément touchée; j'ai senti malgré moi mes yeux se mouiller de larmes.

LAURE. Vraiment, c'est une lecture qui te trouble ainsi? il faut que ce soit bien intéressant; veux-tu me montrer ce livre?

JULIETTE, embarrassée. Ce livre... vois-tu, ma sœur, c'est...

LAURE. Eh bien, achève donc, c'est...

JULIETTE. C'est, c'est un secret...

LAURE. Un secret, ah! dis-le-moi, dis-le-moi, je t'en prie! c'est si joli, un secret!

JULIETTE. Prends bien garde, ma Laure; un secret, c'est une chose sacrée... promets-moi de n'en parler à personne.

LAURE. Je te promets tout ce que tu voudras, d'abord parce que je t'aime de tout mon cœur, ensuite parce que tu me le défends: tiens, vois, je suis toute joyeuse; je vais m'asseoir là, près de toi, et maintenant je t'écoute... voyons, parle...

Approchant un fauteuil.

JULIETTE, lui donnant son livre. Tiens.

LAURE. Comment, voilà tout ton secret! ce vieux livre...

JULIETTE. Laure, si tu savais comme ce livre est merveilleux! je l'ai trouvé par hasard sur une des cases de la bibliothèque de mon père, et je l'ai pris; voilà un mois qu'il ne me quitte pas.

LAURE, nonchalamment. Et comment appelles-tu ce livre?

JULIETTE. Werther!

LAURE. Werther!... Dis-moi, ma chère Juliette, veux-tu venir avec moi dans le jardin? Voyons, quitte un peu cet air de tristesse qui te sied mal et te fait ressembler à une souffrante. A dix-sept ans, peut-on s'ennuyer de vivre? souris-moi. (*Juliette pendant ce temps est rêveuse.*) Sais-tu que tu m'impatienterais, si tu ne me chagrinais pas? Tu es toujours triste, d'autres parlent: toi, ma sœur, tu penses, et Dieu seul connaît la nature de tes pensées; d'autres sourient, et ton regard est toujours soucieux; d'autres chantent, tu soupîres. Allons, je t'en prie, sois joyeuse... eh bien! qu'attends-tu pour me suivre? viens donc...

**JULIETTE.** Tout-à-l'heure, j'aime mieux causer. (*Se levant.*) Bon Dieu, Laure, que tu es heureuse! jamais je n'ai vu une seule fois ton front chagrin : comment se fait-il que je ne te ressemble pas? Je voudrais trouver du plaisir dans tes amusemens, je ne le puis; quelquefois, pour ne pas te faire de la peine, je te suis, mais c'est un agrément aride; aussi te l'avouerai-je? par momens, j'envie ton insouciance.

**LAURE, passant le bras autour du cou de sa sœur.** C'est moi qui ai tort; vraiment c'est honteux, à mon âge, aimer des plaisirs qui n'appartiennent qu'à l'enfance; je veux me corriger de ce défaut, être enfin raisonnable, sérieuse; je prendrai exemple sur toi; tiens, je commencerai aujourd'hui même. Tu vas te mettre au piano... ah! tu me souris, j'étais bien certaine de te réjouir en te parlant de musique.... tu joueras, et moi, je chanterai; ensuite, lorsque nous serons lasses du piano, lasses de coudre et de broder, tu me diras tout ce qui t'a donné du chagrin ou de la joie depuis ce matin, et quand tu auras fini, je te ferai, à mon tour, des confidences...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, M. et M<sup>me</sup> DELAMARRE.

**DELAMARRE.** Bonjour, ma Juliette, bonjour, Laure.

Il les embrasse.

**JULIETTE et LAURE.** Bonjour, mon père.

**DELAMARRE, à M<sup>me</sup> Delamarre.** N'est-ce pas, qu'elles sont ravissantes toutes les deux, et qu'on ne peut les contempler ainsi sans les aimer toujours?

**JULIETTE.** Mon père, que vous êtes bon!

**DELAMARRE.** Mon enfant, qu'as-tu donc aujourd'hui?

**JULIETTE.** Je n'ai rien, mon père.

**DELAMARRE, à sa femme** Et dire que bientôt peut-être je serai forcé de me séparer d'elle! ah! cette pensée me brise le cœur!

**M<sup>me</sup> DELAMARRE.** Calme-toi, mon ami, ton départ n'est pas encore certain; les nouvelles que tu attends d'un moment à l'autre peuvent être meilleures, alors tu ne serais pas forcé de t'éloigner de nous; cachons-leur bien nos craintes, pourquoi les affliger d'avance?

**DELAMARRE.** Tu as raison, mon amie; mais c'est une affreuse idée...

**LAURE.** Mon père, jusqu'à ce jour, vous n'avez eu pour nous que des paroles de joie, et aujourd'hui vous détournez vos regards des nôtres.

**DELAMARRE.** Ce n'est rien, mon enfant;

à mon âge, vois-tu, on a des inquiétudes, et quoique entouré d'une famille qu'on aime et qui vous aime, on souffre bien quelquefois; à ton âge, au contraire, tout est riant et pur; on ignore le chagrin, on ne croit qu'au bonheur.

**JULIETTE.** Voulez-vous que je me place devant le piano? peut-être que je vous distrairai comme autrefois? Si vous le souhaitez, je chanterai une romance nouvelle; la musique en est douce, elle vous réjouira, mon père. Vous m'avez bien des fois consolée lorsque j'étais triste, laissez-moi donc vous consoler à mon tour.

**DELAMARRE.** Ma fille, Dieu te sourira, car tu aimes ton père, car tu lui fais des momens de bonheur; ce soir, je serai plus calme, je n'aurai plus de chagrin j'espère, et alors j'irai près de toi, et tu me chanteras cette romance qui te plaît tant, n'est-ce pas, Juliette?

**JULIETTE.** Oui, mon père.

Laure et Juliette se retirent dans un coin du salon et se mettent à causer.

**DELAMARRE.** Leur tendresse me fait mal!

**M<sup>me</sup> DELAMARRE.** Je tremblais que tu ne te trahisses; pauvres enfans, que je sois du moins seule à souffrir!

**DELAMARRE.** Tu dois me comprendre, toi qui les aimes, toi qui les as élevées! N'est-ce pas que c'est horrible, moi qui n'ai jamais pu passer un jour sans les voir?

**M<sup>me</sup> DELAMARRE.** Tais-toi, mon ami, tais-toi; vois, elles sont là toutes deux, près de nous, regarde un peu, Laure parle tout bas à Juliette, et Juliette lui répond en souriant; ne dirait-on pas deux anges?

**DELAMARRE.** Oh! oui, deux anges.

**UN DOMESTIQUE, annonçant.** M. de la Salle!

**DELAMARRE.** Faites entrer.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRI DE LA SALLE.

**HENRI.** Madame, mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

**DELAMARRE.** Soyez le bien venu, mon jeune ami!

**HENRI.** Vous voyez, monsieur que je profite de la permission que vous m'avez donnée.

**DELAMARRE.** Et vous faites bien, capitaine; votre oncle en agissait ainsi avec moi, nous étions de vieux amis; je vous verrai toujours avec plaisir.

**HENRI.** Vous êtes trop bon, en vérité; mon oncle me parlait si souvent de vous, qu'il y a justice à nous occuper un peu de lui : il vous aime bien, monsieur, et vous

êtes cause qu'il regrette plus que jamais Paris.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Et vous, monsieur, vous accoutumez-vous à notre ville? On vous l'avait faite plus belle qu'elle n'est, sans doute?

HENRI. Je n'espérais pas tant, madame, j'y ai rencontré ce qu'on trouve rarement ailleurs, des amis francs et sincères.

Il presse la main de M<sup>me</sup> Delamarre.

DELAMARRE. Pensez-vous y demeurer long-temps?

HENRI. Je voudrais que ce fût toujours; mais vous le savez, nous ressemblons un peu à des bohémiens, nous autres militaires: un jour dans une ville, un jour dans une autre; nous n'avons pas le temps de nous trouver heureux quelque part.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Vous avez vu sans doute nos spectacles, nos soirées, nos bals?

HENRI. J'ai été enchanté, madame, et je vous dois des remerciemens. M<sup>me</sup> de Caux, chez qui vous avez bien voulu me présenter, est une femme charmante et toute remplie de bienveillance; elle m'a fait l'honneur de m'inviter à sa dernière réunion: elle s'acquitte à merveille de son emploi de maîtresse de maison.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Je suis ravie d'avoir pu vous être agréable, monsieur.

HENRI, *se retournant*. Mesdemoiselles vos filles sont musiciennes, à ce que je vois; c'est un art divin, délicieux! Vous voyez en moi un enthousiaste; j'aime la musique avec passion, je m'en occupe beaucoup, et, puisque vous m'accueillez avec tant de bienveillance, je vous demanderai la permission de venir quelquefois les accompagner.

DELAMARRE. Très-volontiers, capitaine; mes filles n'ont pas de plus doux passe-temps.

HENRI, *examinant la musique*. C'est la partition de Moïse, un des chefs-d'œuvre de Rossini.

JULIETTE. Vous avez raison, monsieur, un chef-d'œuvre!... pour moi, je n'ai jamais pu entendre sans tressaillir d'émotion *la prière*, cet hymne céleste que l'artiste a trouvé dans son âme, et qui ne pouvait exister autre part.

LAURE. Moi, monsieur, tout en admirant le génie de Rossini, je préfère la musique gracieuse, légère et savante tout à la fois, de Boieldieu et d'Auber.

HENRI. Eh bien, mesdemoiselles, nous choisirons tour à tour dans leurs chefs-d'œuvre; je réclame à l'avance toute votre indulgence.

JULIETTE. Nous en aurons plus besoin que vous, monsieur.

HENRI. Je vous demande pardon, monsieur, si je vous quitte aussi brusquement; je vous avouerai qu'indépendamment du plaisir de vous voir, ma visite avait un but intéressé; je venais vous prier de me rendre un service.

DELAMARRE. Parlez, mon ami, parlez, je suis tout à vous.

HENRI. Je viens de recevoir une lettre de mon oncle, il m'envoie quelques valeurs dont j'aurais grand besoin avant leur échéance; j'ai pensé que, recommandé par vous à votre banquier, il pourrait me négocier cette affaire; seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'adresser à lui?

DELAMARRE. Avec plaisir, mon ami; aussi bien j'ai besoin de sortir; et si vous le voulez, je vous y accompagnerai?

HENRI. C'est trop de complaisance; j'accepte cependant votre offre obligeante.

DELAMARRE. Eh bien, allons-y de suite!

HENRI. Madame, mesdemoiselles, je vous prie d'agréer mes salutations; j'en oublierai pas la gracieuse promesse que vous avez bien voulu me faire.

LAURE et JULIETTE. Monsieur...

DELAMARRE. Allons, adieu, mes enfans, je serai bientôt de retour.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *à part, à son mari*. Ne tarde pas, mon ami, car je mourrais d'inquiétude.

DELAMARRE, *à Henri*. Venez, mon ami,

#### SCENE IV.

LAURE, JULIETTE, M<sup>me</sup> DELAMARRE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Eh bien, mes enfans, qu'avez-vous fait aujourd'hui? Laure, es-tu toujours aussi riieuse? et toi, ma Juliette, aussi chagrine? Vous avez tort toutes deux, il faudrait que l'une réfléchît un peu moins, et l'autre un peu plus.

JULIETTE. Vous êtes bonne, ma mère... vous, au moins, vous n'avez jamais eu de secrètes pensées pour nous, nous sommes de moitié dans tout ce que vous éprouvez; eh bien, je vous en supplie, dites-moi ce qui peut avoir rendu ainsi mon père?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Tu tectrompes, ma fille, il est comme tous les autres jours.

JULIETTE. On aurait dit qu'il y avait du désespoir dans ses regards.

LAURE. Juliette a raison.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Vous êtes deux enfans; mais parlons d'autre chose; pourquoi chercher à s'entourer d'idées sombres? Laure, montre-moi ta broderie.

LAURE. J'ai beaucoup travaillé ayjour-

d'hui, nous ne sommes point allées au jardin.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. C'est bien, ma fille; et toi, Juliette, qu'as-tu fait? (*Juliette lui montre une tapisserie.*) Mais tu en étais là hier soir, tu auras passé sans doute ta matinée à réfléchir; je prétends que désormais tu sois raisonnable.

JULIETTE. Oui, ma mère.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. C'est bien, mon ange. Allons, mes enfans, reprenez votre ouvrage.

Elle sort.

### SCENE V.

LAURE, JULIETTE.

La première partie de cette scène doit être jouée tout en brochant.

LAURE. Tu ne sais pas encore une chose? eh bien, Juliette, ma tante a demandé à maman qu'elle me laissât aller à une de ses soirées. Il y a si long-temps que je rêve ce bonheur, que l'idée seule me transporte. Eh bien! tu ne me réponds pas?

JULIETTE. Pardon, ma sœur... Ah! je m'en veux d'être ainsi.

LAURE. Juliette, ne trouves-tu pas comme moi que M. de la Salle a fort bonne mine?

JULIETTE, *sortant de sa rêverie.* Que disais-tu?

LAURE. Je te parlais du capitaine Henri de la Salle: n'est-ce pas que l'habit militaire lui sied bien? Je trouve que c'est le plus bel état qui soit au monde; tiens, ma chère sœur, si jamais je me marie, je veux épouser un militaire.

JULIETTE, *avec plus d'attention.* Tu dis donc que si tu fais un jour choix d'un mari, tu le prendras militaire? Pauvre sœur, tu as peut-être raison; mais si tu l'aimes pour lui, et non pour ses épaulettes ou son costume, quelle sera ton existence, si l'on vient t'apprendre un jour que ton mari est mort d'un coup de sabre ou d'un coup de fusil?

LAURE. Mort d'un coup de sabre ou d'un coup de fusil!... décidément, je n'épouserai point un militaire. N'as-tu pas remarqué le sourire qu'il nous a adressé en nous saluant?

JULIETTE. Non, je n'y ai point fait attention.

LAURE. Juliette, crois-tu vrai ce qu'on dit des militaires?

JULIETTE. Que dit-on d'eux?

LAURE. Qu'ils sont braves à la guerre, ils sont infidèles en amour.

JULIETTE, *avec terreur.* Ils sont infidèles en amour! Et toi, ressembles-tu à tout le monde, le crois-tu aussi?

● LAURE. Oui, je crois que tout le monde

dit vrai, je crois aussi que nous autres femmes, nous nous laissons prendre trop aisément à tous les dehors d'un militaire, leur costume nous séduit: tiens, moi-même tout-à-l'heure, je me suis un moment laissée aller à la bonne mine de M. de la Salle; mais cela a passé aussi vite que c'était venu.

JULIETTE, *avec émotion.* Viens, ma sœur, descendons.

DELAMARRE, *dans la coulisse.* Hâtez-vous, ne perdez pas une minute, vous entendez?

JULIETTE. C'est la voix de mon père!

### SCENE VI.

LES MÊMES, DELAMARRE.

DELAMARRE, *entrant avec précipitation.* Ah! le ciel a été sans pitié, il n'a ni écouté mes prières, ni épargné mes cheveux blancs...

LAURE. Mon père, mais qu'avez-vous?

JULIETTE. Oh! oui, mon père, parlez, rassurez-nous.

DELAMARRE, *se plaçant entre ses filles et les entourant de ses bras.* Tout-à-l'heure, vous saurez... (*A part.*) Mon Dieu, et vous me laissez si peu d'instans pour goûter encore les émotions qu'un père peut seul comprendre... Où est votre mère?

LAURE. Là, dans son appartement; faut-il l'appeler?

DELAMARRE. Oûi, Laure, va.

### SCENE VII.

DELAMARRE, JULIETTE.

JULIETTE. Vous nous avez effrayées, mon père; qu'avons-nous donc à redouter?

LAURE. Voici ma mère!

### SCENE VIII.

M. DELAMARRE, M<sup>me</sup> DELAMARRE, JULIETTE, LAURE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *avec désespoir.* Mon ami, je le devine, hélas! il faut que vous partiez!

JULIETTE et LAURE. Partir!

DELAMARRE. Oui, mes enfans, je dois m'éloigner. Ah! je vous en prie, cachez-moi votre douleur, ou vous feriez faiblir le courage qu'il me faut, et que j'amasse avec peine dans mon ame...

JULIETTE. Mais, mon père, qui peut vous forcer?

DELAMARRE. L'honneur, ma fille, l'honneur, à qui je sacrifierais mes affections les plus chères, ma vie s'il le fallait! Écoutez-moi: une maison de New-York a manqué

aux engagements qu'elle prit avec moi, et ceux que j'associâi autrefois à mon entreprise ont fait aujourd'hui un appel à ma probité.

JULIETTE. Eh bien, mon père, vous êtes riche, donnez-leur ce que vous possédez; mais ne nous quittez pas...

DELAMARRE. Enfant, ce que je possède ne suffirait pas à réparer une perte si considérable... Ne vous l'ai-je pas dit, il y va de l'honneur?... voulez-vous que quelqu'un puisse dire là-bas : M. Delamarre n'est pas encore arrivé?... Je partirai, je vais partir.

JULIETTE et LAURE. Ah! mon père!

DELAMARRE. Mais il est des pensées qui adoucissent l'amertume de mes regrets : vous êtes des filles tendres et respectueuses, vous avez grandi dans la pratique de nobles vertus dont vous ne pouvez désormais vous écarter... vous conserverez dans votre cœur les honorables sentimens que j'y ai fait germer pour accomplir ce que je regardais comme le plus saint de mes devoirs. Allez, mes filles, le monde me dira heureux pour avoir eu des enfans qui m'aimaient, et qui aimaient, ce qui est bien, encore plus que leur père... ( *A M<sup>me</sup> Delamarre.* ) Mon amie, le moment est venu de tenir la promesse que nous avons faite autrefois à ma sœur; Laure, tu iras demeurer chez elle tant que durera mon absence.

LAURE. Quitter ma mère, Juliette!

DELAMARRE. Ma fille, il le faut. Voudrais-tu répondre par un refus à ma sœur, qui ne demande, en retour de son affection et de la fortune qu'elle te destine, qu'à te voir passer quelque temps auprès d'elle?

DELAMARRE, à sa femme. Vous veillerez bien sur ces deux enfans, n'est-il pas vrai?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Oh! mon ami!

DELAMARRE. Ce n'est pas un conseil que je vous donne, c'est une prière que je vous adresse; vous connaissez vos devoirs de mère, ma femme... ( *Haut.* ) Mes enfans, adieu!

LAURE et JULIETTE, pleurant. Mon père!

M<sup>me</sup> DELAMARRE, d'une voix étouffée. Mon ami...

DELAMARRE, sanglotant. Priez Dieu qu'il nous réunisse bientôt! Embrassez-moi maintenant, car demain vous ne le pourrez plus.

Deuxième Tableau.

Une chambre à la campagne de Ruelle.

SCENE PREMIERE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, JULIETTE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Eh bien, mon enfant; te plais-tu toujours ici?

JULIETTE. Ne suis-je point près de vous? Comment une fille pourrait-elle s'ennuyer près d'une mère qui l'aime et le lui dit à chaque heure du jour? Allons, maman, embrassez-moi et promettez-moi que nous ne partirons pas.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Ainsi, tu ne regrettes rien, ni tes amies, ni tes promenades?

JULIETTE. Vous savez bien que je n'ai guère d'amies; quant à nos promenades, il y en a partout où il se trouve de l'air, un beau ciel et de la verdure.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Tu n'es donc pas chagrine de ne plus voir Laure?

JULIETTE. Et vous, ma mère, n'avez-vous pas été forcée de faire un sacrifice, lorsque vous vous êtes séparée de mon père?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Oh! ne touchons plus au passé, il réveille trop de douleurs; occupons-nous plutôt du présent. Dis-moi, serais-tu bien aise de trouver ici ta sœur?

JULIETTE. Hélas! elle nous oublie peut-être, au milieu de tout ce grand monde qui l'entoure, au milieu de tous les plaisirs qui se succèdent pour elle; mais moi, quoique absente, j'y pense toujours.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Et Laure pense toujours à nous.

JULIETTE. Est-ce qu'elle vous aurait écrit?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Elle doit venir ce soir, tout-à-l'heure peut-être.

JULIETTE. Rien alors ne manquera à mon bonheur... Savez-vous que je ne me suis jamais trouvée si bien que depuis notre séjour ici?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Aussi comme ton père sera heureux de te revoir, ma fille!... Il reviendra bientôt, j'espère, et ce sera pour ne plus nous quitter... Ensuite, tu n'es pas entièrement seule. Quelquefois nous recevons la visite d'un jeune homme, et cela distrait.

JULIETTE. N'est-ce pas, ma mère, qu'il est heureux que le hasard ait voulu que M. de la Salle habitât la même campagne que nous? Il est si bon, si rempli de soins, pour vous surtout, ma mère! il ne se passe pas un jour qu'il ne vienne nous rendre visite; et, vous l'avouerai-je, je me suis habituée à sa présence.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. En effet, c'est un jeune

homme qui me plaît, et je verrais avec joie se réaliser un jour tout le bonheur que j'ai rêvé pour toi. Allons, adieu Juliette.

JULIETTE. Est-ce que tu me quittes déjà?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Es-tu donc seule avec tes livres et ta musique, capricieuse enfant?

JULIETTE. Ils me distrairont un moment; mais si tu ne revenais pas, je les oublierais bientôt.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Je ne tarderai pas à revenir.

JULIETTE. Tu me le promets, n'est-ce pas?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Oui, ma fille.

Elle sort.

## SCENE II.

JULIETTE, seule.

Mes livres, ma musique, oh! oui, je les oublierais bientôt, et ce ne serait plus peut-être pour songer à ma mère. Il y a quelque temps encore, elle seule occupait toutes mes pensées! et maintenant c'est un autre... je ne veux plus me souvenir de lui, et involontairement je m'en souviens. Lorsqu'il est près de moi, je tremble, j'éprouve un sentiment de crainte que je n'éprouvais pas autrefois; et cependant j'aime mieux trembler et craindre ainsi que de ne pas le voir... Je ne voulais plus m'occuper de lui, et cependant... Voyons, peut-être que mon livre bien aimé me distraira. (*Elle s'assied et lit.*) Lisons, puisque c'est tout le bonheur qui me soit donné maintenant... « Comme » cette image me poursuit! que je veille » ou que je rêve, elle remplit seule mon » ame. » Dès que j'ouvre les premières pages de ce livre, je ne m'appartiens plus, je respire autrement que j'ai coutume de le faire... je me sens oppressée. Continuons... « Non, je ne saurais comprendre » qu'il pût en aimer une autre, quand je » l'aime si uniquement, si profondément; » quand je ne connais et ne vois que lui, » même pendant que je dors. » Et moi aussi, il me semble apercevoir ses regards, même pendant mon sommeil.

Henri paraît, s'approche lentement et en silence; Juliette reprend le livre qu'elle avait quitté, et continue intérieurement sa lecture. Henri se grandit derrière et tâche de voir le livre qui l'absorbe.

## SCENE III.

JULIETTE, HENRI.

HENRI. Werther...

JULIETTE. Ah! (*Elle se lève.*) Vous m'avez fait peur, monsieur; je croyais être seule.

HENRI. Et je me repens de mon indiscretion.

JULIETTE. Et moi, je ne m'en souviens plus.

HENRI. Vous lisiez Werther?

JULIETTE. N'est-ce pas un livre divin?

HENRI. Divin... Oh! vous avez raison de le nommer ainsi...

JULIETTE. Vous l'avez sans doute lu, puisque vous en parlez avec tant d'admiration?

HENRI. Si je l'ai lu!... Voyez-vous, il y a deux ouvrages que j'aime au monde, Werther, et puis un autre...

JULIETTE. Et cet autre, quel est-il?

HENRI. Cet autre, c'est l'œuvre d'un grand homme aussi, mais qui n'est pas de la même patrie que Goëthe.

JULIETTE. Et quelle est donc sa patrie?

HENRI. Il est né en Angleterre, comme Milton, et il était contemporain de la reine Élisabeth.

JULIETTE. Shakspeare!

HENRI. C'est lui, et son chef-d'œuvre, l'ouvrage que j'aime tant à lire, c'est une pièce de théâtre!

JULIETTE. Et cette pièce de théâtre s'appelle?...

HENRI. Roméo...

JULIETTE. Et Juliette... (*A part.*) Je suis bien sûre qu'il m'aime...

HENRI, *à part.* Comme elle est jolie! (*Elle ouvre son livre pour continuer sa lecture. Henri s'assoit auprès d'elle.*) Vous tenez donc beaucoup à lire?

JULIETTE. Et vous...

HENRI. Comme vous voudrez.

JULIETTE. Et bien, causons. Si vous étiez venu ici ce matin, vous m'auriez vue toute chagrine.

HENRI. Pourquoi?

JULIETTE. Figurez-vous que ce matin, ma mère et moi nous sommes sorties pour visiter les environs; nous nous promenions depuis long-temps quand nous nous sommes trouvées près du cinetière.

HENRI. Vous y êtes entrées?

JULIETTE. Oui, et nous ie parcourions en silence, lorsque tout-à-coup des chants retentirent au loin; nous écoutâmes saisies d'effroi, puis les voix devinrent plus distinctes, et nous aperçûmes à travers les branchages plusieurs jeunes filles vêtues de robes blanches: les unes pleuraient, les autres suivaient en récitant les prières des morts; quatre des plus grandes portaient une bière surchargée d'un drap blanc; derrière, une pauvre femme suivait. Ma mère m'entraîna, et, comme je lui demandais ce qui l'avait ainsi effrayée, elle me regarda avec angoisse et ne me répondit pas.

HENRI. Et qu'était donc cette femme qui marchait derrière ?

JULIETTE. C'était une pauvre mère qui suivait le convoi de sa fille.

HENRI. Ah ! vous m'avez ému !

JULIETTE. Cette scène m'a attristée ; et j'ai pensé aux larmes que répandrait ma mère si je mourais comme cette jeune fille.

HENRI. Vous croyez donc que votre mère et votre sœur vous pleureraient toutes seules ?

JULIETTE. Je le croyais ce matin encore.

HENRI. Et maintenant ?

JULIETTE. Maintenant, je ne le crois plus.

HENRI. Et vous avez raison. Oui, Juliette, il y a un homme dont l'âme toute entière est attachée à la vôtre, qui vous a voué son existence, qui depuis long-temps vous aime, sans jamais avoir osé vous le dire, et qui paierait de sa vie le bonheur d'être aimé de vous ; et cet homme, Juliette, c'est moi.

JULIETTE. Je l'avais presque deviné.

HENRI. Oui, n'est-ce pas que vous aviez compris mon cœur ? Mes regards vous avaient tout révélé... Je vous aime tant, Juliette !

JULIETTE. Eh bien, moi aussi, Henri, et je suis heureuse de vous le dire puisque cela vous fait tant de bien.

HENRI. Oui, Juliette, d'aujourd'hui j'existe seulement, d'aujourd'hui je crois au bonheur : vous êtes un ange bienfaisant que Dieu a placé sur cette terre pour consoler ma vie... mais il faut que votre amour soit comme le mien, immense, profond, sans bornes... dites, ma Juliette, dites, m'aimez-vous ainsi ?

JULIETTE, se levant. Oh ! oui... Mais j'ai bien à vous gronder aussi ; vous êtes venu tard aujourd'hui. Ce matin, quand je suis sortie, j'espérais vous rencontrer : j'ai tort peut-être de vous avouer cela, mais je m'en voudrais de vous cacher la moindre chose... Si vous saviez encore combien j'aime les promenades que nous faisons ensemble, quand je m'appuie doucement sur votre bras ! je me figure être votre femme, et je suis heureuse.

HENRI. Et moi !...

JULIETTE. Vous voyez donc bien, monsieur, que j'aurais raison de me fâcher si vous passiez un seul jour sans venir.

HENRI. Non, ma Juliette, pas un seul jour ; et cependant...

JULIETTE. Eh bien ! quoi donc ?

HENRI, vivement. Voici votre mère.

## SCENE IV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DELAMARRE.

HENRI, allant à elle. Bonsoir, madame, je suis ravi de vous voir.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Nous n'espérons plus vous voir aujourd'hui.

HENRI. Je suis enchanté que mes visites ne vous soient pas importunes, mesdames.

JULIETTE. Vraiment, notre village de Ruelle ne vous paraît pas trop ennuyeux ?

HENRI. Je le craignais avant mon arrivée ; grâce à vous, mesdames, je le trouve délicieux. ( Avec intention en observant Juliette. ) Et cependant, madame, je crois que je vais être forcé de vous quitter.

JULIETTE, avec trouble. Comment ? songeriez-vous à retourner à Paris ?

HENRI. Je crains que ma présence n'y soit bientôt nécessaire, mais pour quelques jours seulement.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. A la bonne heure.

HENRI, voyant un mouvement de Juliette. Cela n'est pas encore bien certain.

JULIETTE, avec émotion. Ah ! tant mieux !

On entend un bruit de voiture.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Une voiture... c'est sans doute Laure qui arrive.

JULIETTE. Ma sœur. ( Elle ouvre la fenêtre. ) Oui, c'est elle.

HENRI. Je vous laisse, madame.

JULIETTE. Pourquoi ? ma sœur sera enchantée de vous voir.

## SCENE V.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, entrant. Ma mère, Juliette !... ( Apercevant Henri. ) M. de la Salle... ( Henri prend son chapeau et veut se retirer. ) Est-ce que c'est moi qui vous chasse, monsieur ?

HENRI. Vous ne le pensez pas ; j'allais me retirer comme vous êtes arrivée... Bonsoir, mesdames.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Je vous laisse partir, monsieur ; mais vous savez à quelles conditions.

HENRI. Je ne l'oublierai pas, madame.

Il regarde Juliette et sort.

## SCENE VI.

LES MÊMES, excepté HENRI.

LAURE. Ah ! je vous revois donc toutes deux !... comme le temps m'a semblé long !

JULIETTE. Oh ! je t'en voulais d'être demeurée près d'un mois sans venir nous voir.

LAURE. Vous pensez peut-être que je ne me suis pas occupée de vous ?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. J'espérais que M<sup>me</sup> de

Caux serait venue avec toi, et je m'en réjouissais.

LAURE. C'est avec beaucoup de peine que j'ai obtenu qu'elle me viendrait chercher, je reste avec vous quelques jours...

JULIETTE. Et c'est bien aimable à toi...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Eh bien, te plais-tu au milieu de ce grand monde ? ses plaisirs te transportent-ils toujours ?

LAURE. Si vous étiez près de moi, je n'aurais plus rien à souhaiter.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Mais tu dois être fatiguée, et je vais voir si l'on a préparé ta chambre.

LAURE. Oui, ma mère, je suis un peu lasse, j'ai dansé presque toute la nuit passée, et j'ai besoin de repos.

M<sup>me</sup> Delamarre sort.

## SCENE VII.

LAURE, JULIETTE.

LAURE. Dis-moi, Juliette, si tu étais bien gentille, tu viendrais demeurer à Paris.

JULIETTE. Et qu'y ferais-je ?

LAURE. D'abord tu seras près de moi, et je me chargerai de te distraire ; ensuite tu finiras par trouver du plaisir à être jolie : si tu savais combien il y a d'enivrement dans cette parole : l'on va dans les soirées, chacun vous regarde, l'on entend autour de soi des compliments qui s'adressent à vous... Crois-tu que tout cela ne contribue pas à faire aimer la vie ?

JULIETTE. Écoute, je me suis quelque fois ennuyée à la campagne, mais il y avait des moments où je ne souhaitais rien : ces soirées, ces amusemens qui te paraissent ravissans, me fatigueraient ; je serais déplacée dans ce monde où tu es si bien... cependant...

LAURE. En vérité, tu es folle ; est-ce que tu as peur de me parler ?

JULIETTE, avec hésitation. Au milieu de cette solitude qui fait rêver, on pourrait rencontrer...

LAURE. Achève donc !

JULIETTE. Quelqu'un dont la présence serait agréable...

LAURE. Mais il n'est pas besoin d'aller à deux lieues de la capitale pour se trouver auprès d'un tel bonheur.

JULIETTE, prenant la main de sa sœur. Je sais cela ; mais si cette personne que l'on a rencontrée par hasard était un jeune homme, celui que tu aurais choisi dans ta pensée, bien long-temps avant qu'il ne se trouvât près de toi, t'adressait la parole ; si ses regards t'avaient presque ce qu'il n'ose t'avouer lui-même ; enfin, si tu étais

sûre d'être aimée... que ferais-tu ? Tu ne réponds pas...

LAURE. Si jamais tu le revois, ne lui parle que devant ma mère.

JULIETTE. Pourquoi, ma sœur ?

LAURE. Parce que... parce que tu l'aimes. Mais nous nous entretiendrons de tout cela demain ; je suis trop lasse ce soir... Allons, adieu, ma sœur. (*Elle l'embrasse.*) A demain...

## SCENE VIII.

JULIETTE, seule.

Oui... oh ! oui, je l'aime, son souvenir est toujours là ; lui aussi, il a dit qu'il m'aimait... et je l'ai cru, sa voix était si persuasive en ce moment !... Mais il m'a parlé de partir... Oh ! mon Dieu, faites que cela ne soit pas, pas même un seul jour... je souffrirais trop de son absence... Allons, je vais aussi rentrer dans ma chambre, penser à lui... toujours à lui.

Elle se lève pour entrer dans sa chambre à coucher, Henri entre par la fenêtre précipitamment.

## SCENE IX.

HENRI, JULIETTE.

JULIETTE, avec effroi. Vous, Henri !

HENRI. Silence !

JULIETTE. Ici, à cette heure ! pourquoi ?

HENRI. Au nom du ciel, silence. Écoutez-moi, Juliette...

JULIETTE. Je ne dois rien entendre ; sortez, sortez... demain.

HENRI. Mais demain il faut que je parte, Juliette, que je retourne à Paris ; je viens d'en recevoir l'ordre ; mais avant, j'ai voulu vous voir, vous parler sans témoin.

JULIETTE. Grand Dieu !

HENRI. J'ai franchi le mur du parc, et maintenant je ne puis sortir d'ici, je crains qu'on ne m'ait entendu.

La voix de M<sup>me</sup> Delamarre en dehors.

JULIETTE. Ma mère, je suis perdue !

HENRI. Remettez-vous, je pars... je pars... (*Il court à la fenêtre et la referme aussitôt.*) Quelqu'un !... que faire, que devenir ?... (*Indiquant la chambre de Juliette.*) Eh bien ! là... là...

Il y entre, Juliette reste anéantie.

## SCENE X.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, JULIETTE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Comment ! tu n'es pas encore couchée, ma fille ?

JULIETTE, troublée. Non, non, pas encore, ma mère.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Mais il est déjà tard... Allons, dépêche-toi, Juliette. (*Elle va ser-*

*mer les portes et passe dans son appartement.*) Bonsoir, ma fille...

JULIETTE, *avec égarement.* Bonsoir, ma mère. (*Elle court à la porte.*) Fermée!... (*Elle ouvre la fenêtre et aperçoit du monde.*

*Elle s'élançe vers la porte par où vient de sortir sa mère; elle la seroue avec force en appelant.*) Ma mère... ma mère... (*La voix lui manque, elle chancelle et tombe sur le parquet en disant.*) O mon Dieu... mon Dieu!...

## ACTE DEUXIÈME.

### Premier Tableau.

L'appartement de Henri de la Salle. Un domestique prépare le punch.

### SCÈNE PREMIÈRE.

*On entend chanter dans la coulisse.*

Amis, chaque coupe étincelle,  
Le vin en parfume le bord,  
A pleins flots le plaisir ruisselle.  
Amis, enivrons-nous encor.

JOSEPH, *seul.*

Oui, allez toujours de ce train-là, et que Dieu vous bénisse! S'amusez-ils, s'amusez-ils!... Parlez-moi de ça, c'est la peine de naître pour vivre de cette façon... Oh! coquin de sort, faut-il qu'il y ait des gens à qui rien ne manque, et d'autres... Les amis de M. de la Salle ne peuvent pas venir une fois chez mon maître sans que je fasse des réflexions à m'hébéter... le chagrin vous gagnerait à la fin... (*Il boit.*) Pauvre espèce humaine, va : dire que ces richards n'ont qu'à souhaiter. Et nous autres... (*Il prend un biscuit qu'il trempe dans un autre verre de liqueur.*) Et nous autres pauvres diables, quel mal il faut nous donner pour avoir le pain grossier de l'existence et une boisson quelconque. Et on n'arrivera pas à changer tout cela? Depuis quelque temps cependant voilà bien des inventions nouvelles, des changemens, des mélanges de toute espèce. (*Il remplit avec de l'eau tout ce qu'il a bu.*) Mais voici nos officiers, ils changent de quartier, comme ils disent, toujours histoire de s'amuser... Allons, ma foi, ils se tiennent assez droits pour tout ce qu'ils ont bu...

### SCÈNE II.

ALFRED, HENRI, LÉON, OFFICIERS.

Ils entrent en chantant et riant aux éclats.

LÉON. Le diable m'emporte, capitaine... Henri de la Salle, quels diners nous donneras-tu quand tu seras colonel... Et encore ce punch, qui achèvera de nous éblouir...

ALFRED. Il veut abdiquer honorablement sa vie de garçon... C'est un moyen de nous faire gémir sur ces doux liens qui vont bientôt nous l'enlever.

LÉON. Alfred a fait sa rhétorique.

HENRI, *assis.* Son style est fleuri!

ALFRED. Tu parles donc enfin! Eh bien!

mélancolique capitaine, j'ai volé ce que je viens de dire à un sous-officier qui fait des vers pour mes maîtresses...

LÉON. Et dernièrement à Lunéville ce sous-officier poète t'a volé à son tour!

TOUS. Quoi donc?

LÉON. Ta maîtresse, parbleu!

ALFRED. Le grand malheur! je l'aurais payé pour cela; une passion de quinze jours!

LÉON. Parbleu, tu devrais bien me rendre le même service avec une romanesque propriétaire... Je deviens absurde, ma parole d'honneur, je date d'un mois..., mais il faut tout dire, c'est la femme d'un huis-sier : j'ai des ménagemens à garder, et pour causes...

ALFRED. Mon cher, tu as raison, ce sont là d'excellens principes; je t'engage à t'y tenir, et à toujours vivre sur un pied de réserve avec le respectable corps des huis-siers.

LÉON. Tenez, mes braves camarades, permettez-moi, tout en vous versant un verre de punch, permettez-moi de vous faire une question.

TOUS. Voyons, voyons...

LÉON. Je parle sérieusement, le diable m'emporte!... j'en jure par les yeux noirs d'une modiste qui m'a ourlé le foulard que voici... c'est encore un sentiment.

ALFRED. Est-il fat... et bavard! la question!

LÉON. La question, la voici : si vous voyiez un de nos anciens camarades, de bon vivant qu'il était, devenir tout-à-coup triste et sombre, comme... de la Salle, qui est là sur une chaise, recueilli ni plus ni moins que s'il était au sermon... (*Avec une gravité comique.*) et qu'il nous vint à l'idée qu'il a cet air de patient, parce qu'il va sauter le fossé et s'enrégimenter dans la grande confrérie, que feriez-vous, je vous le demande?...

ALFRED. Il faudrait l'enlever et le sauver à tout prix... lui escamoter le cœur de sa belle...

LÉON. Ces moyens-là sont bons, et je lui dirais par-dessus le marché... (*A de la Salle.*) Si vous vous mariez, malgré ce petit cœur qui a eu tant de faiblesses... si

ce n'est que l'amour qui vous fait prendre femme et renoncer, à peu près, à la compagnie de bons enfans qui n'ont pas à se reprocher de s'être enivrés une seule fois sans vous; eh bien! capitaine de la Salle, le diable m'emporte, il faut que par amitié nous allions nous donner un coup de sabre... je vous tuerai pour vous empêcher de vous marier, ou vous me tuerez, et alors votre femme me vengera.

HENRI, *se relevant*. Vous êtes des fous; si je me marie, c'est que j'aime celle qu'on me destine.

ALFRED. Ma foi, elle est jolie.

LÉON. S'il fallait épouser toutes les jolies femmes auxquelles on a fait la cour, où diable en serions-nous... toi surtout... car enfin, ta Juliette était bien jolie, et cependant...

Fredonnant.

« Tes amours ont duré, etc. »

HENRI, *avec impatience*. Léon!...

LÉON. Ne vas-tu pas te fâcher à présent? Mais tu as beau faire, nous savons tous à quoi nous en tenir à cet égard.

HENRI. Je t'ai déjà dit, Léon, de ne jamais m'en parler...

LÉON. Voudrais-tu nous faire croire par hasard que tu es resté pendant plus de trois mois à Ruelle par amour pour la campagne et la solitude, toi qui nous as dit cent fois que tu la détestais?

HENRI. Encore une fois, Léon...

LÉON. Oui, je comprends, ce sont des souvenirs qui te gênent aujourd'hui, que tu penses au mariage. Allons, allons, chasse douc cet air sombre, qui te sied si mal, et qui te fait ressembler à un tyran d'ancien mélodrame, tout bourrelé de remords... Marie-toi, puisque tu y tiens tant... mais rappelle-toi bien que tu ne tarderas pas à regretter cette folle et joyeuse vie de garçon, qui n'a ni soucis ni lendemain.

HENRI. Ne faut-il pas faire une fin?

LÉON. Oui, mais le plus tard possible... Cependant je suis forcé de convenir que c'est tentateur, une jolie veuve de vingt ans, le titre de vicomtesse, de la fortune, des espérances... des oncles et des tantes qui ne sont pas éternels, des cousins qui vont danser le galop chez les femmes des ministres... ma foi, ma foi, en réfléchissant un peu... cependant...

HENRI. Auras-tu bientôt fini tes commentaires?... Voyons, mes camarades, laissons-nous éteindre la flamme de ce punch? que notre gaieté se rallume avec elle, allons, versez, et versez jusqu'à la dernière goutte...

ALFRED. A la bonne heure, le voilà resuscité...

LÉON. C'est bien, versez, amis, versez... et buvons à sa santé.

TOUS. Oui, à la santé d'Henri!

HENRI. Je vous fais raison, la main sur le cœur, mes braves camarades.

LÉON. Et le front découvert, privilège que les garçons ne transmettent pas à tous les maris. Le diable m'emporte! pardonnez-moi cet éternel juron... il faudra tôt ou tard que je fasse comme notre chirurgien-major, qui, à force d'avoir vu des pièces moyen-âge, ne jure plus que par saint Denis ou saint Martin. Le diable m'emporte! il nous faut reprendre la chanson de tout-à-l'heure. Ecoutez-moi, et faites chorus... comme si nous dînions chez un notaire de Brives-la-Gaillarde :

Amis, chaque coupe étincelle,  
Le vin en parfume le bord.  
A pleins flots le plaisir ruisselle;

Amis, enivrons-nous encor.

Elle n'est pas encor tarie;  
Vidons notre coupe gaiment.  
Le bonheur n'a pas de patrie,  
Il vient et fuit comme le vent.

Amis, etc.

Un jour à table, un jour en guerre,  
Nos instans nous sont tous comptés;  
Rapprochons chacun notre verre,  
Buvons à nos divinités...

Amis, chaque, etc.

Il y avait long-temps que je n'avais chanté de si bon cœur.

ALFRED. Depuis le soir où tu as soupé chez cette baronne du faubourg Saint-Germain.

LÉON. Oh! ne renouvelle pas mes douleurs! La vieille folle de cinquante ans! me faire croire qu'elle n'en avait que de trente-cinq à quarante, et me garder jusqu'au lendemain, sous prétexte qu'elle risquait sa réputation en me laissant sortir de chez elle à une heure suspecte!... Pardonnez-moi, grand Dieu!...

Ils éclatent de rire.

### SCENE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, à M. de la Salle. Monsieur, il y a quelqu'un qui demande à vous parler.

HENRI. A moi! je suis avec mes amis. Dis que je ne puis recevoir, que j'ai du monde chez moi.

LÉON. Parbleu, s'il ne l'a pas entendu, il y a mis de la mauvaise volonté.

JOSEPH. Monsieur, je lui ai dit que vous aviez du monde, mais il a insisté; il prétend avoir absolument besoin de vous parler.

LÉON. Que nous ne te gênions pas, Henri, nous allons nous retirer.

HENRI. Pourquoi donc? Faites passer dans le salon, je vais m'y rendre.

LÉON. C'est inutile, ne te gene donc pas. Il commence à se faire tard, et il est bien temps de songer à notre toilette; n'allons-nous pas ce soir au bal chez M<sup>me</sup> de Caux?

HENRI, *au domestique*. Qu'on entre, alors.

LÉON, *à Henri*. Dis-moi, expédie promptement ton importun visiteur, et sois assez bon ami pour me valoir au moins une contredanse avec ta belle prétendue.

HENRI. Volontiers.

JOSEPH, *revenant*. Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

Un prêtre entre. Les officiers, apercevant le prêtre, éclatent de rire.

HENRI. Monsieur, je suis à vous à l'instant.

LE CURÉ. C'est bien, monsieur.

HENRI, *aux officiers*. A ce soir, mes amis, au bal!

LÉON. Dis-moi donc, Henri, il paraît que c'est pour te confesser... Si par hasard il te refusait l'absolution, ne t'afflige pas... c'est moi qui te bénirai...

HENRI. Va donc, fou que tu es!...

LÉON, *dans la coulisse*. Adieu, Henri, à ce soir, bien du plaisir.

#### SCENE IV.

HENRI, LE CURÉ.

HENRI. Monsieur, je vous écoute... que me voulez-vous?

LE CURÉ. Monsieur, je suis importun, peut-être, mais j'ai pensé que vous m'excuseriez quand je vous aurais fait connaître les motifs qui m'appellent auprès de vous...

HENRI. Voyons, monsieur...

LE CURÉ. Je suis le curé de Ruelle...

HENRI. Le curé de Ruelle!

LE CURÉ. C'est une visite que vous n'attendiez pas; et moi, monsieur, il a fallu qu'un devoir à remplir parlât haut dans ma conscience pour me jeter ainsi, vieillard triste et chagrin, à travers ces fêtes de jeunes hommes que j'ai interrompues.

HENRI. Monsieur, je ne vois pas... et j'ai peine à comprendre quelle mission...

LE CURÉ. Je dois vous le déclarer d'abord, monsieur; le prêtre n'a rien à vous dire, mon ministère ne s'étend pas jusque là; mais en voyant quelqu'un se plaindre et gémir, il m'est venu au cœur une espérance de tarir des larmes, d'apaiser des douleurs, et je suis parti. — Permettez-moi de m'asseoir, monsieur; je suis bien vieux, et si fatigué... (*Il s'assied, souriant.*)

Ce n'est plus le temps où les hommes de l'église et les gens de guerre pouvaient s'entendre avec un langage autre que le langage du monde; mais je suis vieux, bien vieux, comme je le disais tout-à-l'heure, et, n'est-ce pas, monsieur, qu'il reste encore quelque déférence pour des cheveux blancs, même quand les religieux s'éteignent?

HENRI. Je vous entendrai volontiers, monsieur, et, croyez-le bien, je ne songe pas à séparer en vous le prêtre du vieillard.

LE CURÉ. Il y a trente ans que j'habite le village de Ruelle, il y a trente ans que je connais M. Delamarre, un homme d'une haute vertu, d'une vertu antique...

HENRI. Cela est vrai.

LE CURÉ. J'ai vu naître ses enfans, ses deux filles; je les ai vues grandir, si belles et si douces, qu'en les voyant, les hommes devaient croire aux anges, et que leur mère, si heureuse autrefois, s'accusait auprès de moi d'un orgueil que je n'ai jamais eu le courage de blâmer! Cette famille, que mes vœux suivaient dans le monde, au milieu duquel elle ne m'oubliait pas, cette famille venait souvent à Ruelle; elle y est venue encore une fois, il y a quelque temps, vous le savez... mais cette fois, mon amitié pour elle a été cruellement alarmée... vous comprenez, monsieur!

HENRI. Mais, monsieur, veuillez m'expliquer...

LE CURÉ. Écoutez-moi... Un soir, il y a très-peu de jours, j'allais quitter mon église, une jeune fille est venue se jeter à mes pieds au tribunal où, souvent, je m'assieds pour consoler. Cette jeune fille était pâle et tremblante; c'était Juliette. Je l'ai relevée, et je lui ai dit de ces paroles que la religion fait quelquefois trouver, et que le monde n'a pas encore remplacées dans ce qu'il appelle sa sagesse... Elle me parla de vous, monsieur, me fit l'aveu de toute sa faute. Il y avait du désespoir dans l'âme de cette enfant, un désespoir si effrayant, que, pour ne pas avoir à redouter le suicide dont je lisais la pensée sur son visage, je lui ai fait promettre devant Dieu, et en souvenir de sa mère, que sa faute ne serait pas suivie d'un crime...

HENRI. Que dites-vous, monsieur?

LE CURÉ. Je vous ai dit à quel degré de malheur cette enfant en était venue pour vous avoir aimé... Mais il ne vous est donc pas arrivé d'y songer un instant, monsieur? Et quelles graves préoccupations

vous ont détourné de celle qui se meurt pour avoir cru en vous?... Oh! ne me regardez pas ainsi, jeune homme, ne vous ai-je pas dit que j'avais vu naître cette jeune fille? Voulez-vous maintenant que j'aïlle lui faire creuser un tombeau, parce que maintenant votre fantaisie est ail leurs?... Ainsi donc vous avez joué sans aucune pitié avec l'honneur et le repos de cette famille!

**HENRI, avec humeur.** Monsieur...

**LE CURÉ.** Ah! n'en venez pas à la colère, je vous parle un langage qui doit aller à votre cœur, je vous parle honneur et générosité. Pensez-vous, dites-moi, pensez-vous, quelle que soit la fougue de la jeunesse, qu'on puisse choisir ainsi une créature douce et faible, et la rejeter, toute flétrie, aux bras d'un père désolé? Non, non, en vérité, ceci est un crime, un crime à faire reculer vos camarades au milieu même d'une orgie... Mais le vieux curé de Ruelle ne s'en retournera pas sans emporter des paroles de consolation. Une voix vous parle au fond du cœur, monsieur, et j'ai compté sur ces nobles élans de la jeunesse qui poussent aux bonnes actions lorsque, quittant mon presbytère, je me suis promis d'y rentrer heureux de vous avoir rappelé aux sentimens de votre devoir et de la pitié... Ah! monsieur! faites-moi cette joie dans mes vieux jours! S'il ne nous est plus donné, à nous autres prêtres, d'étendre cette religion qui s'affaiblit, si notre ministère se resserre incessamment dans des bornes plus étroites, qu'on nous laisse encore le droit de soulager des souffrances... Parlez, monsieur, que faudra-t-il dire à cette enfant qui ne m'a pas envoyé, mais vers laquelle je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, retourner avec un visage riant et des promesses de bonheur?

**HENRI.** Monsieur, vous me voyez vivement ému : il est vrai, bien vrai que j'ai aimé, que j'aime encore cette jeune fille; mais, vous le savez, chacun est lié par des exigences qu'il ne peut souvent rompre à son gré... ma famille...

**LE CURÉ.** N'achevez pas, jeune homme, n'achevez pas; vous avez beau dire, vous sentez bien dans votre âme que vous ne pouvez, pour un avenir si brillant qu'il soit, charger votre conscience d'un crime!... Croyez-le bien, le bonheur ne vous manquera pas quand le devoir sera rempli; lorsque la jeunesse s'en est allée, lorsque la vieillesse est venue, songez-y, nous aimons à regarder en arrière, les mains sur la conscience!...

**HENRI, après une pause.** Monsieur, j'apprécie, j'honore tout ce qu'il y a de bien et de noble dans votre démarche. J'aurais besoin de me rendre à votre voix, mais, je vous l'ai dit, ma famille a pris des engagements en mon nom... moi-même j'y ai répondu. Ces engagements sont devenus publics; c'est une famille puissante et placée haut dans le monde; quelque répugnance que j'éprouve maintenant, il ne m'est plus possible de rompre...

**LE CURÉ.** C'en est assez, monsieur, je le vois, c'est la plus lâche séduction, suivie du plus froid abandon.

**HENRI.** Monsieur!

**LE CURÉ.** Le pouvez-vous nier?... Mais votre famille, dont vous vous appuyez pour excuser votre abandon, votre famille a-t-elle exigé, monsieur, que vous en déshonoriez une autre, qui, avant vous, vivait heureuse et estimée?... Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire, vous ne m'avez pas compris, je me retire; je retourne vers une pauvre jeune fille qui ignorera toujours la démarche que j'ai faite... En m'éloignant, je me revêts du caractère dont je m'étais dépouillé en entrant ici, afin de lui prodiguer les doubles consolations de l'amitié et de la religion; vous, monsieur, tâchez, au milieu des plaisirs et des fêtes, d'étouffer, s'il se peut, les remords qui tôt ou tard vous parlera haut; mais peut-être, quand vous viendrez à l'entendre, il ne sera plus temps. Fasse le ciel qu'au lieu d'une faute, vous n'ayez pas alors un crime à vous reprocher. Adieu, monsieur, souvenez-vous du vieux curé de Ruelle...

Il sort.

## SCENE V.

**HENRI; puis JOSEPH.**

**HENRI.** Souvenez-vous du vieux curé de Ruelle, m'a-t-il dit!... Je ne sais quel étrange effet ces mots ont produit sur moi; il y avait quelque chose de solennel dans ce vieillard... C'est la première fois que je me suis senti si coupable!... Juliette, Juliette... ah! il y a des momens où elle est là, devant mes yeux... Cette jeune fille m'a donné tout ce que sa vie pouvait contenir d'illusion et d'amour, et ce bonheur m'a lassé. Elle souffre, mais le temps efface bien des souvenirs, tarit bien des larmes... (Onze heures sonnent à la pendule.) Déjà onze heures! comme je suis en retard! Et la vicomtesse qui m'attend!... (Il sonne.) Joseph! vite, mon habit!

**JOSEPH, revenant, Voilà, monsieur...**

**HENRI.** C'est bien. (*Il s'habille.*) Ma voiture est-elle prête?

**JOSEPH.** Je vais voir, monsieur.

**SCENE VI.**

**HENRI, seul.**

Oui, le bal me distraira... Oh ! pour-quoi donc songer au passé quand le présent est riant et l'avenir tout rempli de joie et d'amour ?

**SCENE VII.**

**HENRI, JOSEPH.**

**JOSEPH, revenant.** M<sup>me</sup> la vicomtesse d'Alby et sa mère, impatientées de vous attendre chez elles, arrivent à l'instant pour vous prendre, leur voiture est en bas !

**HENRI, à part.** La vicomtesse!... grand Dieu ! Et je suis encore ici... comment pourrai-je m'excuser?... (*A Joseph.*) C'est bien, je descends...

**SCENE VIII.**

**JOSEPH, seul.**

Ma foi, depuis quelque temps, je ne comprends plus rien à Monsieur. Autrefois il était toujours gai, et maintenant il est triste et réfléchi ; si c'est son futur mariage qui lui fait cet effet-là, que sera-ce donc quand il sera tout-à-fait marié ? Cela le regarde, au fait. Et puis, que diable est donc venu faire ici ce vieux prêtre, dans une maison où il ne vient que des officiers, et où l'on n'entend que des jurons à faire dresser les cheveux ?... En attendant, je vais toujours ranger tout cela... Les gaillards n'ont rien laissé, il n'y a pas de danger, ils auraient plutôt avalé les bols avec...

La porte s'ouvre violemment : Juliette entre pâle et défaite ; elle tombe éternuée sur une chaise. Joseph reste tout saisi.

**SCENE IX.**

**JULIETTE, JOSEPH.**

**JULIETTE.** M. Henri de la Salle?

**JOSEPH.** Il n'y est pas, madame...

**JULIETTE, étonnée.** Il n'y est pas !

**JOSEPH.** Non, madame, il descend à l'instant, et je suis étonné que vous ne l'ayez pas rencontré.

**JULIETTE.** Comment, c'est lui que je viens de voir monter en voiture!...

**JOSEPH.** Oui, madame, pour aller au bal.

**JULIETTE.** Au bal!... Mais j'ai aperçu une jeune femme dans cette voiture ; qui donc est-elle ?

**JOSEPH.** Mais, madame...

**JULIETTE, avec jalousie.** Répondez-moi, répondez-moi donc !

**JOSEPH.** C'est madame la vicomtesse d'Alby qu'il accompagne au bal, et qui sera bientôt sa femme...

**JULIETTE, avec égarement.** Sa femme!... sa femme... dites-vous ? (*Elle jette un cri déchirant.*) Ah ! je suis perdue ! je suis perdue... Elle s'enfuit ; Joseph reste tout stupéfait.

**Deuxième Tableau.**

Le théâtre représente une chambre à coucher, un cabinet de côté ; une table, deux fauteuils, un canapé, lit au fond, une grande glace riche ; deux entrées latérales. Musique de bal dans la coulisse.

**SCENE PREMIERE.**

**JULIETTE, se traînant jusque dans sa chambre.**

O mon Dieu, tu m'as donc donné la forced'arriver jusqu'ici ! pourtant il aurait mieux valu mille fois que je fusse morte en chemin... Laure n'est pas rentrée encore. Pauvre sœur, que de larmes elle répandra sur moi ! et cependant elle est joyeuse maintenant, chacun lui sourit dans le bal ! oh ! cette musique m'est importune ; que je souffre ! que j'ai le cœur brisé!... (*Elle s'approche d'une porte de communication.*) Partout des jeunes filles richement parées, partout de brillans cavaliers ; ah ! toute cette pompe me fait mal ! (*Avec amertume et en se retirant.*) Voilà bien le monde : ici, des pleurs, des sanglots, l'infamie ; là, auprès de moi, la joie, les danses et l'amour ; à mon tour aujourd'hui, demain, peut-être, ce sera le tour des autres.

Elle se traîne jusqu'au lit de Laure, et roule sur le carreau en jetant un cri, la musique cesse ; la porte s'ouvre bruyamment. Laure entre et la referme.

**SCENE II.**

**JULIETTE, LAURE.**

**LAURE, à quelqu'un dans la coulisse.** Laissez-moi, laissez-moi, je ne veux rien entendre. (*Elle se jette sur le canapé*) Pauvre sœur ! l'a-t-on assez indignement outragée ! Oui, seule, je l'ai défendue à haute voix... en plein bal, j'ai rejeté l'infamie sur celui qui avait voulu la flétrir. Comme il a pâli devant moi ; pourtant j'ai bien fait de quitter le bal, je crois que j'y serais morte. (*Elle défait son écharpe et se regarde dans la glace ; elle aperçoit un corps étendu à terre, se retourne avec effroi, jette un cri, et reconnaît sa sœur.*) Elle ! c'est elle ! ici... grand Dieu ! comme elle est froide, son cœur bat à peine... Juliette ! ma sœur !... elle ne m'entend pas... Que faire, que devenir?... je ne puis appeler pourtant... N'ai-je donc

que des larmes?... 'Ah! (*Elle aperçoit des sels sur la cheminée et lui en fait respirer.*) Elle revient à elle, elle ouvre les yeux!... merci, mon Dieu, merci!... Juliette, Juliette... c'est moi, mais réponds, réponds donc...

JULIETTE se soulève peu à peu en s'appuyant sur Laure. passe sa main sur son front, comme pour rapeler ses idées, regarde fixement sa sœur, et se jette dans ses bras.

JULIETTE Ah! ma sœur...

Laure la fait asseoir sur le canapé, et s'assoit auprès d'elle.

LAURE, se levant et se plaçant devant elle. Juliette... comment et pourquoi es-tu ici? (*Juliette se cache le front.*) Oh! je t'en supplie... apprends-moi vite si tu es revenue avec ma mère... Tu ne me réponds pas... Au nom du ciel, il faut que je sache si tu es revenue avec ma mère! (*Avec force.*) C'est Dieu qui t'envoie ici, bénis-toi-il d'avoir pris mes larmes en pitié! Tu connais Henri de la Salle, n'est-ce pas? (*Juliette relève la tête.*) Eh bien, l'on prétend... je ne puis achever.

JULIETTE, sanglotant. Comment, déjà... je ne croyais pas que le châtement dût être si prompt à me frapper.

Elle se jette à genoux devant Laure.

LAURE. Qu'est-ce que tu dis, ma sœur? Tu parles de châtement; tu es donc coupable! toi, à mes pieds, et pourquoi?

JULIETTE. C'est qu'il y a un horrible secret entre nous... Laisse-moi à tes genoux, je devrais être plus bas encore...

LAURE. Mais vous vous réunissez donc tous pour m'accabler? Oh! vous êtes bien cruels!

JULIETTE, prenant une des mains de Laure et la posant sur son front. N'est-ce pas que c'est du feu qui bout dans mon cerveau? Il me dessèche; c'est que lorsqu'une femme a oublié l'honneur, vois-tu, il n'est plus de repos au monde pour sa conscience... et moi, je suis cette femme! Ah! c'est un beau droit, ma sœur, que de pouvoir porter la tête haute partout, de parler sans rougir; mais il n'appartient qu'aux jeunes filles qui se conservent pures, et moi je ne le suis plus...

Elle se recouvre le visage de sa main.

LAURE. Ma sœur, ma sœur, dis-moi que j'ai mal entendu... mais que deviendrai-je, si tu t'accuses toi-même?

JULIETTE. Et que deviendrai-je, moi qui suis l'accusée et qui ne me défends pas?

LAURE. Mais on a donc dit vrai?

JULIETTE. Oui, on a dit vrai. (*Laure se retourne avec désespoir.*) Maintenant, tu ne me parles plus, tu as raison, je suis une

filie déshonorée. (*Silence de Laure.*) Tu ne veux plus me voir... je suis morte pour ma famille: oh! que ne le suis-je réellement! Va, je ne t'adresserai pas de reproches, il ne me reste plus que le droit de ployer ma tête, de souffrir et de prier! Laure, si tu savais comme ta pauvre sœur a été brisée par le désespoir, si tu savais comme c'est affreux d'être abandonnée par l'homme qu'on aime... Je souffrais tant, que je résolus d'aller chez lui, il le fallait; d'ailleurs mon infamie me pesait... quand je suis arrivée, il venait de partir pour le bal, il y accompagnait une autre femme, une autre qu'il doit épouser bientôt... comprends-tu? oh! alors, ma tête s'est perdue; j'ai fui de chez lui, j'ai couru comme une folle, au hasard; enfin, épuisée de fatigue, je suis tombée sur le pavé... peu à peu, j'ai repris mes sens, je me suis ressouvenue... j'ai pensé à toi, et, presque mourante, je me suis traînée jusqu'ici!

LAURE. O mon Dieu! et ma mère?

JULIETTE. Avant de fuir, je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui faisais l'aveu de ma faute: je lui marquais quelle était ma dernière espérance... j'implorais son pardon; mais je ne pus résister au désir de l'embrasser une fois encore avant de m'éloigner pour toujours peut-être... je pénétrai dans sa chambre, elle était endormie; hélas! quand j'ai senti sa respiration glisser sur ma joue, son visage effleurer le mien, j'ai perdu tout souvenir... je n'ai pu retenir un cri douloureux, ma mère s'est éveillée...

LAURE. Grand Dieu!

JULIETTE. C'était vraiment une situation horrible que la nôtre; nous étions plongées dans une obscurité profonde, ma mère, effrayée du désordre de mes idées et de mon désespoir, me presait de questions, je ne pouvais lui répondre... Quand elle vit que je voulais la fuir, elle s'élança de son lit, m'étreignit dans ses bras, me conjura de rester, mais moi, je ne l'écoutai pas; désespérée, je m'arrachai d'auprès d'elle, et je m'enfuis alors, emportant ma honte, et poursuivie peut-être par sa malediction!

LAURE. Mais c'est l'enfer que tout cela!

JULIETTE. Oui, l'enfer, avec toutes ses tortures, car tu ne sais pas tout encore, mon malheur est au comble... Laure, je suis mère!

Elle se cache la figure.

LAURE. Et Dieu l'a permis!

JULIETTE. Ne blasphème point le ciel, il n'est pas responsable de nos fautes.

On frappe à la porte.

## SCENE III.

LAURE, JULIETTE, LA VICOMTESSE,  
*en dehors.*

LAURE. Tais-toi, tais-toi, Juliette, on a frappé.

LA VICOMTESSE, *en dehors.* Ouvre, Laure, c'est moi.

LAURE. Grand Dieu ! ma tante !

JULIETTE. Ma tante ?

LA VICOMTESSE. Ouvre-moi donc, Laure, m'entends-tu ?

LAURE. Oui, ma tante, j'ouvre à l'instant, me voici.

JULIETTE. Mais je suis perdue !

LAURE. Rassure-toi, vite, cache-toi dans ce cabinet !... (*Elle va ouvrir.*) Ah ! c'est vous, ma bonne tante, mais voyez donc comme je suis troublée ; je m'étais jetée là sur ce canapé, j'étais presque endormie ; je me suis réveillée en sursaut...

LA VICOMTESSE. J'étais inquiète de toi, Laure ; tout ce monde s'est enfin retiré, et je n'ai pas voulu passer dans mon appartement sans savoir comment tu te trouvais ; cette scène a dû te rendre bien malade, je te trouve en effet bien pâle, mon ange.

LAURE. Ce n'est rien, ma tante, un reste d'émotion seulement...

LA VICOMTESSE. Sais-tu, Laure, que tu as été bien inconséquente... Comment, te conduire ainsi en plein bal ; mais en voulant défendre ta sœur, tu l'as compromise davantage : c'est un événement que chacun va arranger à sa fantaisie, et cela est d'autant plus fâcheux que ta sœur est coupable.

LAURE. Eh quoi, ma tante !...

LA VICOMTESSE. Oui, Juliette s'est déshonorée... Ne pleure pas ainsi, mon enfant ; tu n'as rien à te reprocher, toi.

LAURE. Mais enfin, ma tante, si Juliette venait vous implorer, vous sentiriez-vous le courage de l'accabler comme les autres ?

LA VICOMTESSE. Mais sais-tu bien que je ne te comprends plus, Laure ?...

LAURE. Comment cela ?

LA VICOMTESSE. Certainement : voilà une heure encore, tu criais tout haut que ta sœur était innocente, et maintenant tu cherches à l'excuser !

LAURE. Ma tante, ayez pitié d'elle, et Dieu se souviendra de vous là-haut !

LA VICOMTESSE. Laure, tu ne reverras pas ta sœur, je te le défends ; et d'ailleurs, si elle osait se présenter ici, je la ferais chasser. (*Juliette effrayée renverse la chaise sur laquelle elle est assise dans le cabinet.*) D'où vient donc ce bruit ? il y a donc quelqu'un dans ce cabinet ?

LAURE, *toute émue.* Non, ma tante, je n'ai rien entendu.

LA VICOMTESSE. Il y a quelqu'un là-dedans, vous dis-je, et je veux savoir...

LAURE. Ah ! par pitié, n'entrez pas ; eh bien, oui, ma bonne tante, il y a quelqu'un, je vous dirai tout plus tard ; mais n'entrez pas maintenant, n'entrez pas.

LA VICOMTESSE. Voilà qui est étrange, en vérité ! je veux savoir ce que tout cela signifie... Laure, je vous ordonne de me donner cette clef.

LAURE, *vivement.* Écoutez donc, ma tante, plus tard, je...

LA VICOMTESSE. Je ne veux rien entendre ; vous allez me donner cette clef, ou je soune et fais briser cette porte ; mais vous êtes donc coupable aussi pour me refuser si obstinément ?

LAURE. Eh bien, ma tante...

JULIETTE, *ouvrant tout-à-coup la porte du cabinet, et s'arrêtant froidement sur le seuil.* N'outragez pas ma sœur, madame, il n'y a que moi de coupable ici.

LA VICOMTESSE, *étonnée.* Vous ici, mademoiselle ? vous avez osé... (*A Laure.*) Voilà donc comme vous me trompiez ? (*A Juliette.*) Mademoiselle, je vous ordonne de sortir de cette maison.

JULIETTE, *avec émotion.* Oui, madame, je vais me retirer. Adieu, Laure, adieu, car nous ne nous reverrons plus !

LAURE, *avec force.* Tu ne partiras pas, je ne veux pas que tu partes !

LA VICOMTESSE, *à Laure.* Vous savez ce que je vous ai dit, mademoiselle ?

LAURE. Vous voulez donc qu'elle meure ? si ce n'est point pour ma sœur, que ce soit pour moi, que ce soit pour ma mère, pour mon père. (*Elle cherche à mettre la main de sa sœur dans celle de sa tante.*) Il crierait partout que vous avez tué son enfant.

LA VICOMTESSE, *avec contrainte.* Eh bien, mademoiselle, restez ici, mais dès le matin vous retournerez chez votre mère ; vous, Laure, venez avec moi.

*Elle veut l'emmener.*

LAURE, *avec force.* Non, je resterai ici, et puisque ni mes larmes, ni mes prières ne peuvent rien sur vous, je ne vous obéirai pas.

*Elle jette ses bras autour de Juliette et la serre contre son cœur.*

## SCENE IV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DELAMARRE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *dans la coulisse.* Mon enfant, ma Juliette, ma fille !

JULIETTE, *dans un grand désordre.* Grand

Dieu, ma mère! cachez-moi, cachez-moi!  
(*Elle se jette à genoux.*) Ma mère! ma mère!

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *jetant un cri.* Ah! ma fille, ma fille!

LAURE, *tombant à genoux.* Merci, mon Dieu, tu as eu pitié de nous.

JULIETTE. Ne me maudissez pas, ma mère, ne me maudissez pas!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Te maudire, ma fille! tu es bien coupable; mais à Dieu seul appartient le droit de frapper et de maudire.

JULIETTE, *avec désespoir.* Ma mère!

M<sup>me</sup> DELAMARRE *a peine à se soutenir, Laure la fait asseoir dans un fauteuil, elle est dans le plus grand désordre et étouffe de sanglots; peu à peu elle se ranime et continue.* Malheureuse enfant, comme tu m'as fait mal!... tout à la fois l'opprobre et l'abandon, c'est affieux! Tu ne pensais donc pas à tout ce que j'allais souffrir?... Abandonner ta mère! je voudrais me sentir le courage de t'accabler de reproches, à présent que je te revois, je ne le puis. Embrasse-moi donc, embrasse-moi. (*Se levant après une légère pause.*) Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de ne point vous avoir parlé en entrant; voyez-vous, j'avais tant de tristesse dans le cœur que je n'ai vu qu'elle ici: je l'avais perdue, et je la retrouve; vous comprenez, n'est-ce pas? (*A Juliette.*) Viens, suis-moi, maintenant je te dois amour et protection plus que jamais.

JULIETTE. Soyez bénie, ma mère, car vous n'avez pas renié votre enfant.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *à Laure.* Et toi, Laure, viens aussi, car la sœur qui oublierait sa sœur dans un pareil moment, serait mal

vue de ce monde, et criminelle aux yeux de Dieu.

LA VICOMTESSE. Madame, vous n'emmènerez point Laure, je m'y oppose.

JULIETTE. Ma mère!

LA VICOMTESSE. Vous ne l'emmènerez point, vous dis-je!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Laure est ma fille, et je puis faire ce que je veux de ma fille... J'ai ce droit-là, je pense?

LA VICOMTESSE. Je vous la refuse à regret, ma sœur; mais mon frère, en partant, a confié Laure à mes soins, et je la garderai jusqu'à son retour.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *froidement.* Vous avez raison, ma sœur, je ne m'en étais passouvenue. (*A Laure.*) Laure, ton père t'a confiée à ta tante, et je n'ai pas le droit de disposer de toi; demeure près d'elle, elle t'a environnée de tendresse, elle m'a remplacée. Va, ma fille, on doit aussi de la reconnaissance à celle qui nous tient lieu de mère. (*A Juliette.*) Et toi, viens, ma Juliette, car tu n'as plus que moi, et je dois t'accueillir... Oh! oui, tu es bien coupable, ma fille; mais si la société a le droit de te repousser, personne au moins ne pourra t'arracher des bras de ta mère... Viens, partons.

Juliette et Laure se jettent dans les bras de leur mère, qu'elles couvrent de baisers, M<sup>me</sup> Delamarre les dégage de ses bras, et emmène Juliette; Laure veut se précipiter après elle en criant.

LAURE. Ma mère, Juliette!...

LA VICOMTESSE, *l'arrêtant par le bras.* Laure, restez...

## ACTE TROISIÈME.

### Premier Tableau.

Une chambre à la campagne.

### SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, LE MÉDECIN.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Ainsi donc, monsieur, je puis espérer que dans peu de jours cette pauvre enfant sera rétablie? vous me le promettez, n'est-ce pas?

LE MÉDECIN. Oui, madame; mais, je le répète, veillez surtout à ce qu'une émotion trop vive ne rende pas inutiles tous les soins qui lui ont été prodigués... Les affections morales défient souvent toutes les ressources de notre art et de notre expérience: si je ne me trompe, votre fille est depuis quelque temps sous l'empire d'un chagrin profond; souvenez-vous, madame, et je sais que je m'adresse à une bonne

mère, souvenez-vous qu'il faut la mettre à l'abri de la plus légère impression.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Je vous remercie, monsieur, et je comprends toute la gravité de vos conseils... nous vous attendrons demain?

LE MÉDECIN. Demain, oui, madame.

### SCÈNE II.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *seule.*

Oh! oui! elle a souffert; le docteur ne s'est pas trompé! mon Dieu, pourvu qu'il lui reste assez de force pour ce que l'avenir lui réserve encore!

### SCÈNE III.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, LAURE.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Eh bien! ta sœur?

LAURE. Oh! ma mère, si je la laisse seule

un instant, c'est qu'elle vient de s'endormir dans son fauteuil; elle repose là, près de sa fille, et j'ai voulu vous en avertir... c'est que vraiment elle est mieux, bien mieux, savez-vous?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Oui, Laure, je le sais; mais il faut veiller autour d'elle... et...

LAURE. Ne craignez rien : d'abord personnel ne doit entrer dans sa chambre que vous et moi, et les ordres du médecin seront suivis.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Bonne Laure! tu aimes bien ta sœur... le monde et ses plaisirs n'ont pu affaiblir ton dévouement pour elle, et tu es venue partager sans hésiter notre retraite et nos douleurs.

LAURE. Oui, ma mère, c'est vainement que ma tante a voulu me retenir auprès d'elle. Pauvre sœur! elle est si à plaindre; et vous aussi, ma bonne mère! Mais dites-moi; vous n'avez donc pas reçu de lettres de mon père?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Rien, mon enfant, rien; vois-tu, il est des instans où j'éprouve des craintes... s'il allait revenir, il la tuerait, sais-tu? Voilà donc à quel degré de malheur nous sommes tombées! la seule pensée de son retour m'épouvante. Mais sais-tu bien, Laure, qu'il est peut-être en route, car je ne puis m'expliquer autrement... son silence...

LAURE. Mon Dieu! si son absence pouvait se prolonger encore... peut-être le ciel viendrait-il à notre secours... peut-être une circonstance imprévue... peut-être cet homme...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Lui, ma fille... lui, faire oublier à ta malheureuse sœur ce qu'il lui a fait souffrir! ne l'espère pas, car moi, je ne l'espère plus.

LAURE. Et pourtant, ma mère, ce n'est pas, dit-on, un homme dont le cœur soit fermé à tous nobles sentimens; si on pouvait tenter...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Je l'ai vu, ma fille.

LAURE. Quoi, vous êtes allée?...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Et que ne ferait-on pas pour voir sa fille revenir au bonheur! Je l'ai vu, je lui ai parlé comme parle une mère, avec désespoir, avec des larmes dans les yeux et les mains suppliantes!

LAURE. Et qu'a-t-il répondu, ma mère?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Des paroles vaines... Il souffrait de nos chagrins, disait-il, mais cette réparation que je lui demandais, il ne pouvait la donner. Il m'a parlé d'engagemens pris ailleurs... de parens à ménager... de considérations qu'il avait à garder... Oui, Laure, c'est souvent ainsi, dans le monde; on flétrit une infortunée, on

brise le cœur de ceux qui l'entourent et qui l'aiment; et puis le séducteur ose dire à une mère désolée qui supplie : Je vous plains, mais je vous laisse vos douleurs et votre honte, pour être fidèle à quelques engagemens où il y va de richesses à acquérir, de titres à donner; et le monde honore cet homme-là, et rit de la pauvre fille que la séduction aura tuée.

LAURE. Ma mère!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Maintenant, que Dieu nous protège, mon enfant! quoiqu'il advenue, veillons sur ta sœur; elle a tant souffert, qu'il me semble à chaque instant que je vais la perdre.

LAURE. Elle vivra pour sa fille, pour sa fille dont la vue lui fait tant de bien.

#### SCENE IV.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, LAURE,  
JEANNETTE.

JEANNETTE, *accourant*. Ah! madame, madame, vous ne saviez donc pas qu'il devait arriver?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Qui donc?

JEANNETTE. Eh bien! monsieur...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Mon mari!

LAURE. Mon père? grand Dieu!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Est-il possible, êtes-vous bien sûre que c'est lui?

JEANNETTE. Madame, je viens de le voir descendre de cheval à l'entrée de la cour; et tenez, ne l'entendez-vous pas?

DELAMARRE, *dans la coulisse*. Ma femme, mes enfans!...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Ayez pitié de nous, mon Dieu!

LAURE, *s'appuyant contre la chambre de Juliette*. Elle est perdue!

#### SCENE V.

M<sup>me</sup> DELAMARRE, DELAMARRE,  
LAURE.

DELAMARRE. Mon amie, ma femme, ma Laure... je puis enfin vous presser sur mon cœur. Ah! que le temps m'a semblé long, et que j'aurais voulu hâter le moment qui nous réunit! N'avez-vous pas songé, quand vous ne receviez pas de mes lettres, que j'accourais vers vous?

M<sup>me</sup> DELAMARRE, *à part*. Ah! mon Dieu!

LAURE, *à part*. Je n'ose le regarder.

DELAMARRE. Eh bien! mais, en vérité, je crois que mon arrivée si brusquée, si inattendue, vous a causé une émotion que je suis tenté de me reprocher... Mais où donc est Juliette?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Mon ami... elle...

DELAMARRE. Eh bien! faites-la appeler...

Qu'attendez-vous? mon Dieu, mais, si cela continue, savez-vous que vous allez m'effrayer?... Elle est malade? Juliette est malade! Répondez-moi donc! morte peut-être!... mais vous ne voyez donc pas que j'attends et que je tremble?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Juliette est souffrante.

DELAMARRE. Pauvre enfant! je veux la voir... la voir à l'instant même.

LAURE. Attendez, mon père!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. N'entrez pas, votre vue la tuerait : plus tard...

DELAMARRE. Pourquoi donc plus tard? Et depuis quand la vue d'un père fait-elle mourir l'enfant qu'il aime et dont il est aimé? Il y a ici quelque mystère... Je veux voir ma fille, je veux la voir.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Oh! monsieur, arrêtez: je vous dis à genoux et les mains jointes que votre vue la tuerait...

DELAMARRE. Qu'y a-t-il donc enfin? Vous me cachez un secret, un secret affreux. Il faut que j'entre dans cette chambre...

Il repousse sa femme qui lui barre le passage. Juliette, éveillée par le bruit, pousse un cri en apercevant son père.

LAURE, à sa mère. Elle est perdue...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Mon Dieu, prenez pitié d'elle.

JULIETTE, avec effroi dans la coulisse. Mon père... ah!...

DELAMARRE. Malédiction!... (Revenant.) Ah! je comprends maintenant, et ce n'est pas un rêve! Laure, éloignez-vous, je vous l'ordonne... vous entendez... Vous, madame, restez...

## SCENE VI.

DELAMARRE, M<sup>me</sup> DELAMARRE.

DELAMARRE. Madame, regardez-moi... vous voyez, je suis calme encore, et pourtant l'enfer est dans mon cœur... bientôt, je ne pourrais répondre de moi-même... dites-moi... qu'avez-vous fait de mes deux filles?

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Ayez pitié de moi, monsieur, ne suis-je point assez malheureuse?

DELAMARRE. Pouvez-vous me jurer, madame, que la plus jeune de mes filles...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Oui, monsieur, celle que vous ne m'avez pas confiée, hélas! mais l'autre...

DELAMARRE. Oh! ne me parlez plus de l'autre, je n'ai plus qu'une fille, je veux oublier celle à qui j'avais donné autrefois toute ma tendresse... Dieu sans doute a voulu me punir de cette injuste préférence; mais c'était mon premier enfant. A partir de ce jour, elle n'est plus de ma famille!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Ayez pitié d'elle! si vous saviez...

DELAMARRE. Silence, madame, silence! Comment osez-vous penser que j'aie pitié d'elle? a-t-elle eu pitié de son père? Avez-vous eu pitié de moi, vous? Je suis parti, vous confiant ce que j'avais de plus cher en ce monde... je traverse les mers pour que ce nom de Delamarre ne souffrit pas la plus légère atteinte de déshonneur; et quand je reviens, madame, quand je reviens dans cette famille dont je m'étais enorgueilli autrefois; quand mon cœur bat avec force au souvenir de tout ce que j'éprouverais ici de bonheur et de joie! voilà que je trouve une fille marquée au front d'une tache d'infamie; voilà que ce nom que je porte, et que je vous avais donné honorable et respecté, est maintenant prononcé autour de nous avec scandale et dérision!... Mais vous ne comprenez donc pas tout ce qu'il y a de misère et de désespoir dans ce qui se passe au fond de mon âme; et vous voulez que j'aie pitié d'elle! que j'aie pitié de vous! Elle qui a oublié ce qu'elle me devait d'affection et de respect: vous qui n'avez pas su que le premier devoir d'une mère était de veiller sur sa fille! Madame, savez-vous que vous n'êtes plus devant un époux; mais devant un juge...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. N'est-ce pas assez de toutes les larmes que j'ai versées, monsieur? Le ciel a peut-être pardonné, et vous...

DELAMARRE. Les larmes ne lavent point une flétrissure, madame; je vous le répète, je suis votre juge... Qu'avez-vous fait de mon enfant? à qui pourra-t-on confier désormais l'honneur de sa maison, l'honneur de ses filles, si ce n'est pas à sa femme? Vous pleurez, vous pleurez... répondez maintenant; mais vous voyez bien que ma raison s'égaré, vous devez bien comprendre que je ne suis plus maître de moi, et qu'il est des circonstances dans la vie où le bras qui a protégé frappe, où le regard qui a sauvé tue! Mais songez donc à vous, si vous n'avez songé ni à votre fille, ni à moi; car, je vous le jure, jamais vous ne vous êtes trouvée si près de Dieu!...

M<sup>me</sup> DELAMARRE, tombant à ses genoux. Que votre volonté soit faite, monsieur, je ne m'en plaindrai pas!... c'est expier cruellement ma tendresse pour ma fille...

DELAMARRE, la relevant. C'est bien, madame! Ecoutez-moi, il ne faut pas donner au monde une occasion nouvelle de se faire un jouet de notre honte et de nos douleurs... c'est assez figurer à la barre de l'opinion publique... Il y a déjà assez de scandale pour dépouiller ma tête de ces

cheveux blancs qu'on peut aujourd'hui regarder avec mépris... vous resterez ici, vous garderez la fille que je vous avais confiée, et moi je veillerai sur Laure, afin qu'il me reste au moins quelqu'un sur qui m'appuyer quand la mort viendra... Allez, madame, je veux être seul. (*M<sup>me</sup> Delamarre veut en pleurant se rapprocher de son mari.*) Je vous dis que je veux être seul!...

*M<sup>me</sup> DELAMARRE, s'appuyant contre la porte du fond.* Mon Dieu! ne nous abandonnez pas.

Elle sort.

### SCENE VII.

*DELAMARRE, seul.*

Et maintenant, je sais ce qui me reste à faire... Que m'importent ces femmes qui ne savent que pleurer! Le lâche qui a porté ici la séduction ignorait-il qu'un homme pouvait revenir, un homme fort encore, et vigoureux comme la passion qui fermente en lui et qui le rajeunit pour la vengeance?... (*Il va ouvrir la porte de la chambre de Juliette.*) Juliette!

Elle se traîne péniblement et vient tomber sur un fauteuil.

### SCENE VIII.

*DELAMARRE, JULIETTE.*

*DELAMARRE, la regardant.* Juliette, comment appelez-vous l'homme qui vous a séduite?

Juliette baisse la tête et garde le silence.

*JULIETTE, tombant à genoux.* Mon père...

*DELAMARRE.* Il faut me répondre, je le veux, vous parlerez. Je vous ai fait venir pour savoir le nom de votre séducteur, et vous me le direz... Vous n'avez pas tenu compte de l'affection de votre père, vous avez foulé aux pieds tout souvenir de vos devoirs envers lui; mais, songez-y, quand il ordonnera maintenant, il faudra lui obéir. Hâtez-vous, le nom de votre séducteur...

*JULIETTE.* Et qu'en voulez-vous faire?...

*DELAMARRE.* Ce que j'en veux faire?...

Depuis quand les enfans criminels viennent-ils demander compte des actions de leurs parens? ceci est étrange, en vérité!... ce que j'en veux faire, vous ne le saurez pas, et cependant vous allez me dire son nom; car je l'ai résolu.

*JULIETTE, avec effroi.* Vous voulez vous battre!...

*DELAMARRE.* Oui, je le veux!

*JULIETTE.* Vous le voulez, et contre qui, grand Dieu!

*DELAMARRE.* Je ne vous écoute plus! Juliette, la patience d'un père se lasse quelquefois, l'ignorez-vous... si j'étais à votre place, je me hâterais d'obéir...

*JULIETTE.* Mon père, vous ne le saurez jamais.

*DELAMARRE.* Faites bien attention à vos paroles, car, je vous l'ai dit, la patience se lasse quelquefois, et la mienne est lassée! je saurai bien vous contraindre.

Il lui saisit les mains, elle se penche comme brisée par la douleur.

*JULIETTE.* Ne me tuez pas, ne me tuez pas, je ne crains point la mort; mais je suis mère, et si je vous demande la vie, c'est pour mon enfant!...

*DELAMARRE.* Ton enfant... mais c'est ma honte... Malédiction!

Il la repousse. Juliette tombe, le sang jaillit de son front; à cette vue, son père revient à lui; il la relève et étanche le sang qui coule.

*JULIETTE.* Cela ne sera rien, mon père, cela ne sera rien!

Delamarre se cache la figure de ses mains, laisse échapper quelques sanglots; puis, plus calme, il vient s'asseoir près de sa fille.

*DELAMARRE.* Vois si j'ai dû souffrir pour en venir à cet excès de colère et de rudesse, vois où le désespoir m'a réduit; j'ai été sans pitié pour toi, je t'ai torturée, toi, faible et malade... ma tête s'est égarée... j'en deviendrai fou, pauvre enfant!...

*JULIETTE.* Mon père, mon père!

*DELAMARRE.* C'est que depuis mon arrivée il me semble que je n'existe plus... Laisse-moi pleurer, les larmes soulagent... Hélas! après quinze mois d'absence... j'arrivais le cœur joyeux, tout m'avait réussi, je m'arrangeais un avenir si riant et si beau en souvenir du passé! En chemin, je ne pensais qu'au délire de vous embrasser, je souriais de la surprise et de la joie causées par ma présence inattendue, et quand je crois toucher à la félicité perdue, je la sens tout-à-coup se glisser entre mes doigts; au lieu de te presser sur mon cœur avec amour et bonheur, il m'a fallu te repousser avec désespoir... te maudire... L'infamie m'attendait, debout sur le seuil de ma porte! Oh! malheur!... malheur! et tu ne veux pas me dire le nom de l'infâme qui nous a faits tous si malheureux!

*JULIETTE.* C'est moi, mon père, moi seule qui ai tout brisé, tout détruit, tout anéanti.

*DELAMARRE.* N'est-ce pas qu'on a eu recours à bien des séductions pour te perdre? tu étais si jeune!...

*JULIETTE.* Hélas, mon père!

*DELAMARRE.* Tu vois donc bien que ceci ne peut rester impuni, qu'il faut que je voie cet homme qui m'a pris tout mon bonheur en ce monde et l'a jeté sous ses pieds pour quelques momens d'ivresse

dont il ne se souvient plus sans doute... Seras-tu sans pitié pour mes cheveux blancs? tu préfères donc qu'un autre vive plutôt que ton père? car tu me connais, tu ne peux pas espérer que je reste long-temps sur la terre si mon affront n'est pas réparé? Ma fille, j'attendais plus de toi; crois-tu qu'on ne doive rien à celui qui nous a donné la vie? N'est-ce pas que tu ne voudrais point avoir à te reprocher la mort de ton père, qui n'avait eu jusqu'à ce jour pour toi que des paroles de tendresse, des baisers d'amour et des regards de joie? Tu pleures, ma fille; tout-à l'heure tu étais à mes genoux, tu me suppliais et je t'ai écoutée... maintenant, je suis aux tiens, moi, ton père!... je te supplie à mon tour... son nom, son nom, Juliette, dis-moi son nom!

JULIETTE. Ah! mon père, votre bonté me tue... c'est maintenant surtout que je me sens coupable; c'est maintenant que je pleure sur moi et sur vous. Mon Dieu... Quel froid m'opresse... là... de l'air... de l'air...

Elle s'évanouit.

DELAMARRE. Grand Dieu! Juliette! je l'ai tuée! Venez, du secours; mais venez donc, elle se meurt, secourez-la, secourez-la!...

### SCENE IX.

M<sup>me</sup>. DELAMARRE, LAURE, DELAMARRE.

LAURE. Juliette!... ma sœur...

DELAMARRE. Ma fille, grand Dieu!

Elle se pressent autour d'elle pour la secourir. En délaçant sa robe pour la faire respirer, plusieurs lettres tombent à terre, Delamarre les saisit aussitôt.

DELAMARRE. Des lettres!... de lui, peut-être... oui. (*Froidement.*) Il n'a écrit que la moitié de son nom, je tracerai le reste avec du sang.

### Deuxième Tableau.

Même décor.

### SCENE PREMIERE.

DELAMARRE, assis sur un canapé le bras en écharpe.

C'est ainsi que le sort devait me servir! Ma vengeance s'arrête au moment où je voulais qu'elle frappât un coup de mort. Mais nous nous reverrons, jeune homme; le sang n'est pas si bien refroidi dans les veines du vieillard que bientôt il ne puisse se montrer à vous de nouveau, menaçant et terrible! je saurai encore une fois vous traduire sur un terrain où nous nous re-

garderons sous deux faces à facettes... Et puisque les hommes n'ont encore rien trouvé dans ce qu'ils appellent leur justice, rien qui vengeât un père offensé dans l'honneur de son enfant, eh bien, je veux user de la seule voie qui me reste... le duel! Ah! monsieur de la Salle! je ne vous épargnerai pas l'insulte, si l'insulte peut vous conduire où elle vous a conduit déjà, à dix pas devant moi, un pistolet dans votre main... Il avait refusé de marcher! il n'en voulait pas à ma vie, disait-il, il respectait ma vieillesse; le misérable, l'insensé! comme si maintenant ma vie était bonne à quelque chose, sinon à la jouer contre la sienne? Il céda pourtant, car je levai la main sur lui... Quand pourrai-je donc paraître devant cet homme avec toute ma colère? Mais il faut du calme, le médecin l'ordonne, ou cette blessure me retiendra long-temps encore... Me calmer, et j'ai toute une vengeance dans le cœur! Mon Dieu! mon Dieu! que vous m'avait fait une misérable vieillesse!

Il pleure.

### SCENE II.

DELAMARRE, LAURE.

LAURE, entrant avec précaution. Mon père!

DELAMARRE. Oh! c'est toi, Laure?

LAURE. Oui, mon père.

DELAMARRE. Viens, assieds-toi ici, près de moi; on dirait que tu viens de pleurer?...

LAURE. Moi, mon père!

DELAMARRE. Eh bien, dis-moi ce qui te fait souffrir? N'es-tu pas ma joie, mon bonheur à présent? Tu ne réponds pas, ma fille, tu ne m'aimes donc plus?

LAURE. Vous savez bien que je vous aimerais toujours.

DELAMARRE. Parle-moi donc, dis-moi ce qui t'attriste, mon enfant.

LAURE. Je n'oserais pas.

DELAMARRE. Tu n'oseras pas, mais n'es-tu point le seul enfant qui me reste? ai-je quelque chose à te refuser! oui, tu es mon seul enfant: il fut un temps où j'en avais deux, où je pouvais presser l'une sur mon cœur après y avoir pressé l'autre; un temps où je n'avais qu'à sourire!... Laure, ce temps n'est plus; je n'ai qu'une fille aujourd'hui. Eh bien! que peux-tu craindre près de moi? J'avais autrefois deux tendresses à donner à mes enfants, maintenant elles sont réunies en une seule, et je l'ai reportée toute entière sur toi; tu vois bien que je n'ai rien à te refuser.

LAURE. Mon père, c'était d'une pauvre

abandonnée que je voulais vous parler ; c'était d'une pauvre fille qui vous aime comme moi, et qui est plus malheureuse que moi !

DELAMARRE, *se levant*. Assez, Laure!...

LAURE. Vous m'aviez dit, cependant, que vous m'écoutez?... Laissez-moi vous parler un peu de ma sœur : avec qui voulez-vous que j'en parle, si ce n'est avec vous qui êtes son père ?

DELAMARRE. Oh ! oui, je le suis toujours, et c'est là ce qui me fera mourir, Laure.

LAURE. Que dites-vous, mon père !

DELAMARRE, *indiquant son cœur*. C'est là que je souffre. Il y a là une blessure qui me mine, une blessure contre laquelle l'art des médecins est impuissant !

LAURE. Mon père ! non, non, vous ne mourrez pas... d'ailleurs je serai toujours près de vous, je vous veillerai, je prierai Dieu pour vous.

DELAMARRE. Bonne Laure!...

LAURE. Savez-vous bien que vous êtes mieux, bien mieux !

DELAMARRE. Tu crois, Laure ?

LAURE. Oui, mon père, votre visage ne conserve aucune trace de souffrance ; le médecin dit que vous serez bientôt rétabli!...

DELAMARRE. Il te l'a dit !

LAURE. Oui, mon père.

DELAMARRE. C'est vrai, je me sens plus fort. (*A part en se levant.*) Monsieur de la Salle, nous nous rencontrerons encore !

Il se promène.

LAURE. Eh bien, mon père, vous voilà retombé dans vos sombres idées... pourquoi ?

DELAMARRE. Oh ! non, je n'ai rien, embrasse-moi. (*Jetant un cri.*) Ah !

LAURE. Qu'avez-vous donc, mon père ?

DELAMARRE. L'épaule me fait souffrir à l'endroit où la balle a passé!... (*A part, il s'assied.*) Capitaine Henri de la Salle, nous ne nous rencontrerons donc pas encore ?...

LAURE. Mon père, ne reverrez-vous donc plus cette pauvre sœur ?... Vous ne répondez point ?

DELAMARRE. Laure, je vous l'ai déjà dit, ne me parlez plus de votre sœur... Tu le sais, cela me fait mal... Tu pleures ? oh ! pardon, ma fille, pardon, si je fais couler tes larmes!... mais le devoir...

LAURE, *pleurant*. Il n'est pas de devoir qui commande à un père de repousser éternellement sa fille !

DELAMARRE. Il n'en est pas non plus qui commande à une fille de déshonorer son père ; laisse-moi, Laure, laisse-moi!...

LAURE. Et moi aussi, vous me repoussez donc, mon père ?

DELAMARRE. Ah ! jamais, jamais !

LAURE, *avec insinuation*. Cependant ce doit être une chose bien horrible, n'est-ce pas, que d'avoir aimé un enfant, et de se contraindre ensuite à le haïr ?

DELAMARRE. Horrible ! ma fille, va, tu ne sais pas toutes les larmes que j'ai répandues ; hélas !

LAURE. Ah ! promettez-moi que vous reverrez ma sœur... Vous voyez bien qu'il vous reste encore quelque chose dans le cœur pour elle ? Tenez, mon père, nous sommes seuls, personne ne vous verra, j'ai là une lettre d'elle ; la voici... Ah ! ne détournez pas les regards... si vous saviez combien elle a pleuré en l'écrivant ; et puis, si vous saviez encore, il y a des moments, sa pauvre tête s'égaré ; ah ! c'est affreux !... Si vous la voyiez, elle est si faible maintenant, si changée, elle se meurt presque... et dire qu'avec une parole vous pourriez la rendre à la santé !... Oh ! pardonnez-lui, car vous aviez promis de lui pardonner... Tenez, mon père, mon bon père, voici sa lettre, prenez-la !...

Elle la lui glisse dans la main, son père détourne la tête pour lui dérober ses larmes.

DELAMARRE, *se levant*. Encore une fois, Laure, je veux être seul, je souffre, laissez-moi ! mais laissez-moi donc.

LAURE. Oui, mon père, je me retire.

Elle s'éloigne les yeux toujours fixés sur son père, et, lorsqu'elle est presque sortie, voyant que son père est absorbé, elle redescend jusqu'auprès de lui.

LAURE. Eh bien ! mon père, que lui dirai-je à cette pauvre sœur ?

DELAMARRE, *attendri*. Tu lui diras que je lirai sa lettre.

Elle se jette au cou de son père qu'elle embrasse.

LAURE. Pauvre sœur ! je cours la consoler.

### SCENE III.

DELAMARRE, *seul*.

« Mon cher père,

« Vous refusez de me voir, refuserez-  
 » vous de parcourir ces lignes que j'ai écri-  
 » tes en sanglotant. Je ne chercherai point  
 » à me justifier, je suis trop coupable. Vous  
 » avez renoncé à m'aimer, vous le deviez  
 » sans doute ; mais je ne puis m'accoutu-  
 » mier à ne plus vous voir. Ah ! c'est une  
 » chose bien pénible de demeurer si long-  
 » temps loin de vous ! il y des moments où  
 » je me trouverais heureuse que vous me  
 » maudissiez, au moins vous seriez près  
 » de moi. Laure m'a dit que votre blessure

» était entièrement fermée, et j'en remer-  
 » cie le ciel toutes les nuits; car la nuit je  
 » ne dors plus, et je prie toujours. Vous  
 » auriez pitié de moi si vous pouviez me  
 » voir, ma pâleur vous effrayerait; moi,  
 » elle me console: j'espère quelquefois que  
 » vous ne laisserez plus qu'à mes remords  
 » le soin de me punir. Est-ce que vous  
 » m'avez condamnée éternellement? est-ce  
 » que je suis destinée à ne fixer les yeux  
 » sur vous que lorsque les vôtres ne pour-  
 » ront plus me voir?... J'ai là de bien lu-  
 » gubres pensées; mais est-il possible d'en  
 » avoir d'autres? Eh bien! si vous avez ré-  
 » solu que tout soit fini entre nous, écri-  
 » vez-moi un moins quelques lignes, que  
 » je passe le reste de ma vie à les relire! »  
 (*Après avoir lu.*) Elle a dû souffrir cruelle-  
 ment cette pauvre Juliette!... Faudra-t-il  
 toujours être inflexible? Oh! non, je sens  
 trop que j'ai besoin de lui pardonner...  
 Pauvre enfant, il y a si long-temps que je  
 ne l'ai pressée sur mon cœur!...

## SCENE IV.

DELAMARRE, JEANNETTE.

JEANNETTE. Monsieur, il y a là un étranger qui demande à vous parler.

DELAMARRE. Son nom?

JEANNETTE. Je le lui ai demandé, monsieur, mais il m'a répondu que c'était inutile, que vous le connaissiez bien, et qu'il désirait parler à vous seul.

DELAMARRE. A moi seul?

JEANNETTE. Oui, monsieur.

DELAMARRE. Eh bien, faites entrer.

*Jeannette sort.*

## SCENE V.

DELAMARRE, *seul.*

Que peut-on me vouloir?

## SCENE VI.

DELAMARRE, HENRI.

DELAMARRE, *se levant avec colère.* Vous ici, monsieur!... Je croyais que le malheur et la désolation que vous avez jetés dans cette maison vous auraient empêché d'en franchir le seuil! Sortez, monsieur, ce n'est pas ici que nous devons nous revoir; sortez!

HENRI. Monsieur, je vous conjure de m'écouter avec calme quelques instans seulement.

DELAMARRE. Du calme! vous me demandez du calme, et vous êtes là!... il y a désension et folie dans vos paroles... Vous ne vous souvenez donc plus pour quelle part vous entrez dans les misères de ma vie? je ne l'ai pas encore oublié, moi!

HENRI. Ah! vous devez sentir qu'il a

fallu un motif bien puissant pour me décider à me présenter chez vous.

DELAMARRE. Un motif?

HENRI. Je comprends toute votre colère, monsieur; aussi m'étais-je présenté chez ce digne prêtre, le curé de Ruelle, afin qu'il m'accompagnât et m'aidât à vous fléchir; l'amitié que vous lui portez me rassurait... il était absent; j'ai prié qu'on l'en prévint à son retour: mais en attendant, je n'ai pu résister au désir de vous voir... je suis venu, et je ne sortirai pas que vous n'ayez consenti à m'entendre, car il le faut.

DELAMARRE. Il le faut... Et que pourriez-vous me dire?

HENRI. Je ne chercherai pas à me justifier...

DELAMARRE. Vous justifier!...

HENRI. Je ne le puis, je ne le veux pas, mais rappelez-vous cependant que lorsque vous êtes venu à moi, vous avez employé des paroles amères et insultantes, vous m'avez provoqué publiquement; vous avez levé la main sur moi, et tout cela s'est passé en présence de gens qui portent une épée et pour qui le point d'honneur est la première loi: l'homme devait répondre à l'homme.

DELAMARRE. Et vous avez bien fait, monsieur.

HENRI. Toutefois, ce n'est qu'avec désespoir que je me suis décidé à en venir là... Quelque chose aussi fort que le point d'honneur me parlait au fond de l'ame, et me criait que vous étiez le père de Juliette; cependant si j'avais cédé dans un pareil moment, j'eusse passé pour un lâche... même à vos yeux.

DELAMARRE. A mes yeux!... Savez-vous bien qui j'appelle un lâche, moi!... c'est l'homme qui s'est glissé dans une famille où il a été accueilli avec confiance et bonté; celui qui profite de l'absence d'un père pour déshonorer sa fille innocente et pure; celui qui, après l'avoir séduite, l'abandonne sans pitié... voilà celui que j'appelle un lâche!

HENRI. Monsieur!...

DELAMARRE. Oui, oui, monsieur, car vous avez abusé de l'amitié avec laquelle je vous ai accueilli; c'est à l'aide de la ruse et du mensonge que vous avez réussi... vous vous êtes fait un jeu de la crédulité de mon enfant... eh bien, trouvez-vous encore que vous n'êtes pas un lâche?... Vous avez raison, peut-être... vous êtes un infâme!

HENRI. Vous voyez donc bien que j'avais raison de vous demander du calme; ce que je viens vous dire en exige pourtant...

Contenez-vous, de grâce... Je l'avoue, jeté dans le monde, entraîné, étourdi quelque temps par les plaisirs qu'il m'offrait, j'ai pu, non pas oublier votre fille, mais imposer silence aux remords qui m'appelaient vers elle; aujourd'hui, tous ces obstacles sont brisés, ce sentiment que j'avais étouffé dans mon cœur s'est rallumé plus vif et plus brûlant; oui, je viens rendre le repos à une famille qui ne l'espérait plus, l'honneur à Juliette, un père à mon enfant!

DELAMARRE. Vous voilà bien, messieurs, qui vous faites un jeu cruel de la séduction; vous voilà bien: après avoir plongé dans le deuil celle que vous sacrifiez à votre vanité, vous l'abandonnez lâchement; vous vous riez d'elle au milieu des joies du monde; et lorsqu'enfin, lassés de plaisirs, vous vous apercevez que votre conduite est hautement blâmée; qu'elle peut être un obstacle à vos projets de fortune, alors vous revenez à elle, et vous croyez n'avoir qu'un mot à dire pour que tout soit effacé... Et qui vous dit, d'ailleurs, que ma fille y consentirait maintenant? qui vous dit que ce fatal amour n'est pas éteint dans son cœur que vous avez déchiré? Non, non, monsieur, la honte ne se lave pas si vite! Quelque effort que l'on tente, la tache reste toujours où elle a passé, et les ressentiments de l'honneur ne s'apaisent passés aisément, jeune homme!

HENRI. Vous m'accablez bien cruellement, monsieur; vous le pouvez... et cependant vous auriez eu pitié de moi, peut-être, si vous saviez... Oh! ne me regardez pas ainsi en souriant d'incrédulité et de dédain... Oui, oui, monsieur, un brillant mariage m'est offert; des titres, des honneurs, de la fortune, je n'ai qu'un mot, un seul mot à dire... eh bien! je renonce à tout, je ne vous demande en échange qu'une parole de pardon; il y a ici une femme qui souffre, un enfant que je n'ai pas vu, un enfant à qui je dois mon nom, et qui n'a pas encore reçu mon premier baiser... Vous ne serez pas inflexible, vous ne me repousserez pas, vous me les rendrez... vous me les rendrez tous les deux, n'est-ce pas?... Mais répondez-moi, voyez, je pleure...

DELAMARRE, après une longue contrainte. Vous me jurez donc de la rendre heureuse?

HENRI. Oui, oh! oui, je le jure, monsieur...

DELAMARRE. Eh bien! à ce prix, peut-être je pourrai vous pardonner.

## SCENE VII.

LES MÊMES, JULIETTE, LAURE,  
M<sup>me</sup> DELAMARRE.

LAURE, ouvrant la porte. Viens, viens, ma sœur.

JULIETTE, soutenue par sa mère, entre en tremblant et les yeux baissés; elle s'approche de son père, lève tout-à-coup les yeux, aperçoit Henri, et tombe en poussant un cri déchirant. Ah!

Tous les personnages se regardent avec stupéfaction. Laure et sa mère s'empresent autour d'elle.

HENRI. Juliette!

DELAMARRE. Ma fille!

LAURE. Lui!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Juliette! ma fille!

LAURE. Ma sœur! ma sœur!

La figure de Juliette exprime l'égarement; sa main, appuyée sur son cœur, indique que c'est là qu'elle souffre. On l'assied sur un canapé.

DELAMARRE, à part. Pauvre enfant! (*Allant à elle avec affection.*) Juliette, ma fille, reviens à toi, je t'aime, je te pardonne; viens dans mes bras, sur mon cœur...

JULIETTE, d'une voix faible. Mon père, mon bon père! ah!

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Grand Dieu, elle perd connaissance!

HENRI, avec désespoir. Oh! malheur et malédiction sur moi! (*Se jetant aux genoux de Juliette.*) Juliette, ma bien-aimée... entends-moi, réponds-moi... je suis à tes genoux, je t'implore... c'est moi, ton époux! (*Juliette dont la physionomie exprime la joie et la souffrance, revenue peu à peu à elle, sourit mélancoliquement, tend la main à Henri en signe de pardon, il la couvre de baisers. Laure et sa mère l'examinent avec anxiété. Henri, toujours à genoux.*) Tu me pardonnes, n'est-ce pas? dis que tu me pardonnes...

JULIETTE, accablée. Oui, oui, Henri.

HENRI. Désormais, Juliette, du bonheur, de l'amour, pour toujours!

Juliette retombe sur le canapé; sa tête se penche sur sa poitrine.

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Ma fille!

LAURE. Mon Dieu!

DELAMARRE, égaré. Froide, froide comme un cadavre...

M<sup>me</sup> DELAMARRE. Du secours, du secours!

Elle ouvre la fenêtre, brise le cordon de la sonnette, qu'elle agite avec force; tous les domestiques accourent.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE CURÉ, DOMESTIQUES.

LE CURÉ, *effrayé*. Grand Dieu! qu'y a-t-il donc?

DELAMARRE, *avec désespoir au curé*. Ma fille, ma fille se meurt!

LE CURÉ. Juliette!... (*Apercevant Henri.*) Monsieur de la Salle, vous vous êtes souvenu du vieux curé de Ruelle; mais il est trop tard, je vous l'avais bien dit.

HENRI. Ah! Juliette!... Elle ouvre les yeux... elle revient à elle...

Juliette se ranime un peu, se soulève avec peine et retombe.

JULIETTE. Je souffre... là, là, j'ai froid, j'ai froid.

HENRI, *avec désespoir*. Dieu, anéantis-moi, mais ne l'abandonne pas.

Henri cherche à réchauffer les mains de Juliette dans

les siennes; elle ouvre des yeux hagards, les fixe sur le vieux curé, à qui elle tend la main, et appelle son père du geste.

JULIETTE, *d'une voix éteinte*. Mon père, bénissez-moi... Henri, aimez ma fille... appelez-la Juliette... Laure, ma mère... je ne vous vois plus... ah! ah!

Henri se jette sur son corps en sanglotant; Delamarre tombe anéanti dans un fauteuil, M<sup>me</sup> Delamarre se cache la tête dans ses mains, en fondant en larmes; Laure tombe à genoux près du corps de sa sœur, les mains jointes et les yeux levés au ciel. Le Curé debout, étendant les mains sur elle, dit après une longue pause:

LE CURÉ. Prends son ame en pitié, ô mon Dieu!... elle a tant souffert...

HENRI, *à Delamarre avec désespoir*. Ah! monsieur, vous me rendrez ma fille, n'est-ce pas?

DELAMARRE. Vous avez tué la mienne..